

**L'HISTOIRE DU BICORNU
D'APRÈS LE MANUSCRIT
DE TOMBOUCTOU
UNE "TRADUCTION
EXTRAORDINAIRE"
POUR UN "TEXTE MONSTRE"**

Sahar SAMIR YOUSSEF

Professeur Adjoint

**Département de langue et de littérature françaises et
d'Interprétation**

Université Al Azhar

L'HISTOIRE DU BICORNU D'APRÈS LE MANUSCRIT DE TOMBOUCTOU UNE "TRADUCTION
EXTRAORDINAIRE" POUR UN "TEXTE MONSTRE"

المخلص العربي:

سحر سمير يوسف

أستاذ مساعد قسم اللغة الفرنسية وآدابها وتفسيرها

جامعة الأزهر

تتناول هذه الدراسة بالبحث و التحليل حالة فريدة وغير مسبوقه من حالات الترجمة المتخصصة ألا و هي ترجمة المخطوطات. تركز الدراسة بشكل أساسي على تجربة لأحد المتخصصين الفرنسيين في اللغة العربية و الحضارة الإسلامية، و التي قام من خلالها بإصدار طبعة تحوي ما تم اكتشافه من مخطوطات عربية تسجل لحياة ذي القرنين مع تقديم الترجمة الفرنسية للمخطوطة العربية في طبعة مزدوجة اللغة. الهدف الرئيسي من الدراسة هو الوقوف على أهم و أبرز المتغيرات التي طرأت و لا تفتأ تطرأ على عمل المترجم و آليات الترجمة في مواجهة تحديات العصر الراهن. و لعل ما يميز هذا العمل المترجم موضوع البحث هو الإشكالية المعقدة التي تتمثل في ضرورة الربط بشكل متناغم بين الآليات و المنهجيات الحديثة في مهنة الترجمة و بين نص أثري يحمل في طياته قيمة غير مسبوقه لتراث ظل غير مكتشف لعقود طويلة. اعتمدت الدراسة على نظريات صنعة النص و جذور الإبداع الأدبي من ناحية و الترجمة التعاونية من ناحية أخرى لتخلص الى عدد من المستجدات الهامة ليس فقط في طبيعة عمل المترجم و مهاراته و انما أيضا في الدور الذي يمكن أن تلعبه الترجمة لإحياء تراث دفين.

**L'HISTOIRE DU BICORNU D'APRÈS LE
MANUSCRIT DE TOMBOUCTOU UNE
"TRADUCTION EXTRAORDINAIRE" POUR UN
"TEXTE MONSTRE"**

Sahar SAMIR YOUSSEF

**Professeur Adjoint Département de langue et
de littérature françaises et d'Interprétation**

Université Al Azhar

Abstract :

This paper aims to analyze a very unique case of specialized translation : the translation of manuscripts. The study is mainly based on the experience of a French specialist in the Arabic language and Islamic civilization, who achieved a prestigious publication containing an exceptionnal discovery , the first and only arabic manuscript relating the story of the Dhûl-Qarnayn, with a french translation of the manuscript in a bilingual edition. The primary objective of the study is to identify the most important and recent changes that have occurred into the translator's work and translation mechanisms towards contemporary challenges. This article suggests that the theories of literary genesis and collaborative translation could be valuable in the study of such an important case of extraordinary transfer showing the preeminent role that translation could play to save and rediscover an important cultural heritage burried for long decades.

Il ne fait aucun doute que le métier de traducteur connaît en permanence de profondes mutations engendrées par les rapides évolutions touchant à la fois les langues et les technologies. Les demandes du marché du travail en sont en parfaite adéquation. De ce fait, les champs d'intervention du traducteur ont énormément évolué¹ pour accompagner d'importants remous et mener à bien des missions reliées aux nouvelles situations de traduction qui font surface et qui s'avèrent être de plus en plus compliquées. Hors norme est bien le terme approprié pour décrire ces cas, de plus en plus fréquents dans la carrière d'un traducteur, et qui constituent un défi aux notions d'auteur/ texte/ original d'une part et à celles de création/ écriture/ traduction d'autre part.

À cet égard, nous nous référons à l'excellente métaphore du « Texte Monstre » lancée par Hélène Henry dans son allocution d'ouverture des 28èmes Assises de la traduction littéraire en 2011, et qu'elle définit comme suit :

« En littérature, les textes-monstres sont des textes hors genre, hors système, hors histoire, singuliers dans leur organisation et leur position. Pour les traduire, on ne peut compter sur aucun repère, aucun code connu et reconnu. Pourtant quelques traducteurs audacieux, que le dragon n'effraie pas, se sont lancés dans l'aventure. »²

Cet état de choses trouve sa meilleure illustration dans l'expérience inouïe que représentent la traduction et

¹ Comme le souligne Dotoli dans son célèbre ouvrage *Traduire en français du Moyen-Âge au XXe siècle*, p. 461.

² Henry, Hélène, Allocution d'ouverture, 28èmes assises de la traduction littéraire, Arles, Actes Sud/Atlas, 2011, p 14.

l'édition d'un manuscrit médiéval. C'est en jetant la lumière sur ce cas de figure fort singulier de traduction d'un "texte monstre" que la présente étude invite à repenser les dimensions du processus traductif afin de se rendre compte des nouveaux enjeux de la profession. En outre, c'est sous une optique interdisciplinaire que l'étude proposée a l'ambition d'ouvrir une nouvelle piste de réflexion ; à savoir le rapport génétique/ traduction.

Une lecture approfondie de l'édition bilingue intitulée *Le roman d'Alexandre à Tombouctou, Histoire du Bicornu*, publiée chez Actes Sud en 2012, permet d'examiner un nombre de concepts afférents aux deux disciplines en question (processus créatif, invention, déconstruction/reconstruction, travail collaboratif en traduction, rédactologie), et qui, d'ores et déjà, ne sont plus examinés sous le même jour.

Le hasard fait bien les choses

Selon Nietzsche, la nouveauté ne peut surgir que de la mémoire et du passé. Décidément, en dépit de la modernité écrasante qui cerne l'être humain de partout, l'attrait du texte ancien – voire antique – ne diminue point. De tels textes suscitent encore l'intérêt et ont la vertu de continuer à plaire et à donner ce "désir de traduire". Certes, dans ces cas-là, la traduction a un rôle différent et plus important à jouer. Nous reviendrons longuement sur cette idée un peu plus loin en nous arrêtant ici aux notions de découverte et d'invention.

C'est le plus grand des hasards qui conduit Georges Bohas – un grand linguiste, spécialiste de langue arabe et professeur de littérature arabe à l'ENS de Lyon – à la

découverte d'un texte autant exceptionnel qu'inattendu parmi les manuscrits de Tombouctou. Voici comment il relate les faits dans la préface de sa traduction :

« Un jour, j'étais en train de feuilleter dans la bibliothèque Mamma Haïdara de Tombouctou un manuscrit de jurisprudence musulmane. Au bout d'un moment, en tournant les pages, je remarquai que le texte ne traitait absolument plus de droit, mais qu'il s'agissait visiblement d'un récit. Je revins donc en arrière jusqu'à cette page où il est écrit : "Histoire du Bicornu". J'étais donc tombé, par le plus grand des hasards, sur une version arabe du Roman d'Alexandre. »³

Sans tarder, Bohas décide donc de se lancer dans un projet exceptionnel ; une double entreprise consistant à développer une édition génétique de ces écrits encore inconnus avant d'en assurer la traduction vers le français. C'est là une tâche singulière à laquelle ce grand spécialiste tente de s'atteler. Nous nous proposons d'en explorer tous les aspects dans ce qui suit mais, avant de le faire, un mot d'abord sur l'intérêt du projet.

Les choses saintes de Tombouctou :

Au cœur de l'Afrique subsaharienne, Tombouctou la mystérieuse, la cité des 333 saints, longtemps interdite aux non-musulmans, fut au Moyen Âge un haut lieu de diffusion de l'islam et du savoir : érudits et étudiants des écoles coraniques y composèrent, copièrent, transcrivirent et conservèrent, le Coran bien sûr, mais aussi des traités

³ Bohas, Georges, Ahyaf Sinno, Abderrahim Sagner, *Le Roman d'Alexandre à Tombouctou, histoire du Bicornu*, Arles, Éd. Actes Sud, 2012, p.11.

de mathématiques, d'astronomie, d'architecture, de droit, de médecine, de pharmacopée, ainsi que des précis de grammaire ou de poésie. Sur des parchemins, sur des papiers d'Orient, sur des omoplates de chameau ou des peaux de mouton, tout est noté, commenté et référé.

Sous le mécénat de l'Empire Songhay (1468-1591), l'activité intellectuelle fut encore plus florissante et les intellectuels de Tombouctou commencèrent à écrire leurs propres livres sur des thèmes religieux ou séculiers, en plus de commentaires sur des œuvres classiques. Tombouctou devint ainsi un centre de commerce des livres et d'une active industrie de la copie de textes; des manuscrits y arrivaient, importés d'Afrique du Nord et d'Égypte, et les intellectuels y copiaient souvent des textes pour les inclure dans leurs bibliothèques personnelles.

Mais lorsque, à la fin du XVI^e siècle, le sultan du Maroc occupa la cité, les habitants de Tombouctou cachèrent leurs manuscrits transmis d'une génération à l'autre au sein de grandes familles. Un ensemble de manuscrits médiévaux datant du XIII^e siècle pour les plus anciens et formant un corpus hétéroclite de textes rares, fut donc conservé pour la plupart dans des malles sous des conditions médiocres. Et d'une manière générale, l'importance commerciale et intellectuelle de Tombouctou commença à régresser progressivement, engendrant un déclin considérable de l'activité intellectuelle.

Il est à noter que la majorité de ces manuscrits sont écrits en arabe, dans une langue africaine ou dans une version africanisée de l'alphabet arabe (makua en écriture arabe, malagasy en écriture arabe), un ensemble

généralement désigné par « Écriture Ajami ». Alors, avec la disparition du système d'éducation arabe au Mali pendant la colonisation française, la reconnaissance de la valeur de ces manuscrits médiévaux a diminué. Par conséquent, l'un des plus beaux et des plus mystérieux trésors d'Afrique se trouve donc de nouveau confiné à l'oubli; entassé dans des cantines rouillées et des caves poussiéreuses, mangé par les termites, les micro-organismes, le sel et le sable. Mais, avec le temps, les choses changent: les héritiers des grandes familles ouvrent des bibliothèques privées pour collectionner ces textes précieux. Des collections de manuscrits sont présentes dans des bibliothèques telles que : Fondo Kati, Al-Wangari et Mamma Haidara. De surcroît, en 1973, l'Institut des hautes études et de recherches islamiques Ahmed Baba (IHERI-AB), est fondé à Tombouctou par le gouvernement malien et un corpus d'environ 30 000 textes y est conservé.

En dépit de tout cela, de nouvelles formes de danger surgissent. Perte, vol, pillage et trafic (vente et revente) de manuscrits et documents anciens menacent sans cesse ce grand patrimoine intellectuel de l'Afrique. La situation se complique davantage lorsqu'en 2012 Tombouctou passe sous le contrôle des rebelles Touaregs alliés au mouvement salafiste Ansar Dine et à l'organisation terroriste islamiste Al-Qaida au Maghreb islamique. Les djihadistes occupent notamment les bâtiments de l'Institut Ahmed Baba, puis quittent les lieux en y mettant le feu et en tout détruisant derrière eux.

De telles circonstances mettent fermement la question du manuscrit africain au centre d'une discussion internationale. L'Unesco, maître d'œuvre de la

conservation des manuscrits, s'alarme. Une conférence internationale s'y est tenue. De très nombreuses fondations et ONG de tous les pays apportent leur soutien. Et François Hollande, en visite au Mali en février 2013, assure que « la France fera ce qu'il faut pour restaurer le patrimoine malien ». Ainsi, la Bibliothèque nationale de France (BNF) s'engage à participer à un plan de sauvegarde. Début mars 2014, elle organise, à Paris, la réunion des responsables maliens des bibliothèques publiques et privées avec des experts, pour dresser l'état des lieux et établir un plan d'action pour la préservation, mais également la diffusion de ces textes encore mystérieux. Les chercheurs du monde entier s'y intéressent et un vrai travail d'érudition sur les manuscrits de Tombouctou commence. Un projet de numérisation des documents initié et réalisé en France, à l'Institut national des sciences appliquées (INSA) de Lyon ouvre la voie devant la recherche et la traduction de documents provenant des collections Ahmed Baba et Mamma Haïdara. Jusqu'à présent, en raison des centres d'intérêt individuels des chercheurs, l'attention s'est principalement portée sur la traduction de manuscrits liés à la *fatwa* (Règles juridiques islamiques), les pratiques Soufis et les femmes.

Décidément, on peut prétendre que cet héritage, ce trésor, retraçant les plus belles épopées des savoirs politiques, juridiques et médicaux, est en train de devenir l'objet d'une nouvelle découverte. Or, le professeur Georges Bohas estime, néanmoins, que seulement 1% des textes sont traduits et 10% catalogués. Ces chiffres affirment donc, sans laisser place au doute, que le projet devrait encore s'élargir et qu'il reste beaucoup à faire au

sujet de ces manuscrits qui sont la mémoire et l'orgueil de l'Afrique.

Un texte monstre mérite une traduction extraordinaire :

Le travail que nous présente Bohas ici propose une nouvelle perception de la traduction : la conception étroite de la traduction comme transfert purement linguistique est dépassée pour mettre davantage l'accent sur l'aspect fonctionnel de cette activité. Il y a bien un *skopos* important là : sauvegarde et valorisation d'un patrimoine humain enfoui et la diffusion de son contenu. Cette double entreprise entend conserver et mettre en valeur un manuscrit oublié déjà dans sa langue d'origine, et, à travers sa traduction, faire connaître un texte quasiment inconnu du grand public francophone et qui n'existe nulle part ailleurs. Il s'agit là d'un des cas qui viennent illustrer les propos de Giovanni Dotoli affirmant que « *Le salut du monde dépend en large partie de la traduction.* »

De toute évidence, s'il y avait un texte que l'on pourrait qualifier de "monstre" en traduction, ce serait bel et bien le manuscrit. Une monstruosité pensée aussi bien dans le sens positif que négatif du terme. La longévité, la valeur et l'intérêt suscitant l'unanimité autour d'un si grand texte rendent l'entreprise de son transfert intensément vertigineuse mais assurent une reconnaissance et une renommée mondiales au traducteur qui trouve en lui assez d'audace et d'intrépidité pour la réussir.

Le Roman d'Alexandre à Tombouctou, Histoire du Bicornu est basé sur un document de valeur inestimable.

Le manuscrit travaillé par Bohas est considéré comme l'unique version arabe relatant les grands moments de la vie d'une figure de proue de la doctrine musulmane : *Dhûl-Qarnayn*, le Bicornu. L'Histoire en elle-même est une suite de faits : sa quête de la source de vie, ses rencontres avec de grandes figures (Al khadir, Faskhir, et d'autres maîtres), la construction de la barrière contre Gog et Magog, ses voyages, ses aventures, ses combats contre des créatures fabuleuses, ses victoires sur Darius et sur Porus, ses campagnes en Inde et en Chine et aux deux extrémités du monde dans le but de convertir des peuples au Dieu Unique. S'y entremêlent des légendes coraniques ainsi que des épisodes plus exotiques et merveilleux : villes légendaires, monstres, guerriers, sorcières ...etc. Et c'est, en effet, ce mélange d'aventures héroïques et de réalisme religieux qui fait de ce récit en tension entre la *Sira* et le récit de voyages une œuvre si originale et si puissante.

Ceci dit, toute cette originalité concrétisant l'aspect positif de ce monstre n'empêche que traduire l'un des manuscrits les plus marquants de Tombouctou soulève des difficultés particulières. Certaines sont simplement liées à tout processus traductif ; d'autres relèvent de l'édition de ce manuscrit. D'autres encore sont inhérentes au caractère très spécifique du manuscrit en question lui-même. Nous en citons rapidement ici : les conditions de découverte et d'exploitation, l'état de la langue qui plonge le traducteur dans des abîmes de spéculation, l'absence de la figure souveraine de l'auteur, les anomalies sur les plans sémantique et typographique, la fragmentation du récit affectant sa cohérence discursive et narrative, la non-conformité aux règles de grammaticalité, l'état

d'inachèvement du texte...etc. Toutes ces formes d'hybridité imposent et définissent les contours d'une vaste problématique fondée sur le repérage des résistances de l'original à la traduction. Nous essayerons dans cette étude d'aborder ce cas singulier en examinant les solutions apportées par le traducteur lors de la réalisation de cet énorme projet où la traduction – contrairement à ce que représentent d'autres cas objets des travaux en traductologie – représente la phase terminale.

Le manuscrit en question⁴ est composé de soixante-onze folios rectos. Insérés par erreur au milieu d'un manuscrit de jurisprudence islamique, ces folios s'y trouvent un peu éparpillés : ils occupent les débuts (du folio n°1 jusqu'au folio n°25), puis réapparaissent au folio n° 188, prenant fin au folio n°233. Tel est l'espace occupé par l'Histoire du Bicornu dans le manuscrit découvert à Tombouctou, mais malheureusement, le manuscrit s'interrompt en pleine visite du Bicornu à Qandafa (Candace), laissant simples lecteurs et chercheurs avides sur leur faim. En attendant la découverte et la traduction de la partie manquante, le travail réalisé par Bohas représente, à nos yeux, un modèle de traduction extraordinaire de par ses dimensions mettant le sujet traduisant face à des situations où il se trouve amené à accomplir d'autres tâches que celles qui lui sont normalement réparties. Son aventure impose une analytique du rapport entre le texte à traduire et le traducteur; voire même une analytique du profil de ce dernier et de ses responsabilités.

⁴ Voici comment se présentent les folios du manuscrit. Cf. figure 1 qui représente le premier folio du manuscrit.

Lorsque Bernard Hoepffner introduit pour la première fois la notion de traduction extraordinaire en 2011, il souligne que « *la traduction extraordinaire naît du désir du traducteur.* »⁵ Le cas échéant, il s'agirait d'un désir d'apprivoiser un texte monstre. Emporté par l'émoi de la découverte, la tentation des libertés permises, le challenge des contraintes exceptionnelles et la singularité du skopos, le traducteur ne peut que produire "une haute traduction".⁶

Mais, en quoi l'est – elle ?

À vrai dire, lorsque nous la décrivons en utilisant ces qualificatifs (haute et extraordinaire) nous n'entendons point émettre, d'emblée, un jugement de valeur mesurant la qualité de cette traduction. Il s'agit plus précisément de mettre en avant l'effort déployé pour achever un tel projet. Le travail fourni – suivant une logique traductive et éditoriale bien précise – est dicté par la nature, la visée et l'importance du document à traduire. En l'occurrence, Le manuscrit en question présente les deux formes d'hybridité (péritextuelle et textuelle) dont parle Danielle Risterucci-Roudnicki⁷. Les signaux de cette hybridité sont de nature diverse (linguistique, typographique et culturelle) et s'observent sur les plans auctorial, référentiel et poétique. De toute évidence, un tel genre de texte demande un apport tout particulier et

⁵ Hoepffner, B., Vingt-huitième Assises de la traduction littéraire, *Op.cit.*, p. 66.

⁶ Le terme est employé par Jean-René Ladmiral pour parler d'importantes traductions des grands textes ; dans la préface de *Les Noces de l'analogique et du numérique* de Nicolas Froeliger (2013).

⁷ Risterucci-Roudnicki, D., *Introduction à l'analyse des œuvres traduites*, Paris, Armand Colin, 2008.

atypique de la part du traducteur qui doit avoir une compétence plurielle – au-delà des simples bagages linguistique et cognitif – pour pouvoir équivaloir cette dimension hors norme de l'original.

En réalité, le travail de Bohas se démarque de tout autre cas de traduction. L'examen que nous avons pu effectuer révèle que des différences sont à noter à tous les niveaux de l'acte traductif lui-même : ses acteurs, ses phases, son processus, sa nature et ses résultats.

Maintenant, voyons de plus près et plus concrètement ce qui fait du cas étudié un cas de traduction extraordinaire.

Les Acteurs (l'hydre à quatre têtes):

Il est à noter que dans les travaux les plus récents en traductologie, la traduction est de plus en plus étudiée comme un processus plutôt que comme un produit seulement. Peu à peu on commence à s'intéresser au traducteur comme l'agent le plus important dans ce processus de production, et l'image d'un travailleur solitaire enfermé dans sa tour d'ivoire s'estompe. Le cas examiné mérite encore plus d'attention puisqu'il se veut le reflet de l'évolution des pratiques traductives.

➤ *Une traduction collaborative.*

Les difficultés que pose le texte en question, ainsi que le volume du travail à fournir pour accomplir cette mission, rendent presque impossible une approche individualiste de sa traduction. En tête de ces difficultés figure l'anonymat de l'original. En dépit de l'aspect libérateur que ce fait puisse donner au travail exercé par le

traducteur sur le texte, Il en résulte aussi – contrairement à ce que l'on pourrait croire – une énorme responsabilité. Traduire en l'absence de l'auteur et en manque de toute chance de dialoguer avec lui n'a jamais été une chose simple. Un tel dialogue débouche normalement sur une interaction productive gage d'un résultat meilleur. Faute de quoi, une dynamique collaborative devient une nécessité inévitable.

Par ailleurs, n'oublions pas que ce projet audacieux a pour objet un manuscrit interrompu. Cet état d'inachèvement du texte⁸ – associé à des défauts, des anomalies et des insuffisances tant langagières qu'esthétiques – implique des enjeux considérables et exige un travail d'équipe basé sur un tressage de compétences. Dans ce cas-là, la traduction est considérée comme le fruit d'une collaboration entre plusieurs acteurs chacun étant chargé d'une vigilance particulière (vigilance linguistique et vigilance scientifique), et le texte traduit ne reflète pas les décisions et les stratégies d'un seul acteur (le traducteur).

En ce qui concerne *Le Roman d'Alexandre à Tombouctou, Histoire du Bicornu*, le travail a été accompli sous la direction de Georges Bohas, avec la participation de deux grands spécialistes dont voici les profils :

Ahyaf SINNO : Professeure de littérature arabe classique, et d'islamologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Directeur de l'École doctorale "Sciences de

⁸ Cf. figure 2 qui représente le dernier folio du manuscrit. On y voit clairement cet état d'inachèvement.

l'homme et de la société". Vice-recteur aux études arabes et islamiques de l'Institut des Sciences Politiques, de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, elle est également chargée de la promotion des relations de l'Université avec le monde arabo-musulman. Elle assure depuis 2011 une conférence en arabe en relation avec le programme de l'agrégation d'arabe, à l'École normale supérieure de Lyon.

En plus de nombreux ouvrages sur la rhétorique des textes religieux en général et la théologie musulmane en particulier, elle est l'auteure de deux encyclopédies sur le vocabulaire technique de la grammaire arabe et de la théologie musulmane.

Abderrahim Saguer : Docteur en linguistique et en lettres arabes à l'université Paris 8, et l'Université d'Agadir, Abderrahim Saguer est également ingénieur de recherche à l'École Normale Supérieure de Lyon. Il est spécialisé dans l'édition critique des manuscrits arabes sub-sahariens (linguistique, littérature et textes politiques). Il a publié en collaboration avec Georges Bohas, Comment enseignait-on l'arabe à Tombouctou ? Et en collaboration avec Bernard Salvaing et Georges Bohas, il a publié L'inspiration de l'Éternel, Éloge de Shékou Amadu, Éditions Grandvaux. Membre de l'équipe langue et littératures du monde arabe, le champ général de ses recherches est constitué d'études de linguistique sémitique: syriaque, arabe et hébreu.

Bien que cette collaboration entre ces différents acteurs – ayant les mêmes langues de travail – et leurs contributions à la production soient souvent invisibles et difficiles à repérer de l'extérieur du processus, elles n'en sont pas moins significatives. Qu'ils interviennent avant

ou dans la traduction, les retouches qu'ils apportent ne réduisent en rien la visée générale du manuscrit, elles ne font que l'ancrer davantage.

Dans sa préface à la traduction, Bohas évoque brièvement le partage des rôles et nous apprenons qu'Abderrahim Saguer s'est occupé de retravailler la saisie au kilomètre du manuscrit⁹, de vérifier la conformité du texte produit avec l'original, d'assurer l'identification des paroles du prophète et des références coraniques pendant que Ahyaf Sinno se chargeait de l'interprétation du manuscrit en arabe standard.

Ainsi, suivant leurs domaines de spécialité respectifs, l'apport de chacun contribue effectivement à écarter les difficultés philologiques et rétablir les lacunes. Cette action collective est la compensation trouvée par Bohas pour pallier aux insuffisances du texte original. Une fois le travail effectué, le texte est alors prêt à être édité et traduit.

➤ *Le traducteur-savant.*

En dehors de ce principe de collaboration, nous voudrions attirer l'attention ici sur un autre trait par lequel se distingue cette expérience ; il s'agit là du profil des acteurs en action. Leur nombre n'est pas le seul atout jouant en faveur du transfert. Un certain degré de compétence, de savoir et de professionnalisme y joue aussi pour beaucoup. Il y a là un type d'intervention qui

⁹ Et c'est là que nous apprenons qu'une quatrième personne a mis la main à la pâte ; il s'agit de Lina Khanmeh qui s'est occupée de la saisie au kilomètre du texte du manuscrit. Une première étape précédant tout travail.

dépasse, selon nous, la tâche assignée à tout traducteur dans une simple situation de traduction. Assurément, la dimension civilisationnelle du texte appelle la mise en œuvre de techniques et procédures requérant un savoir-faire particulier. Le traitement d'un tel support – qui se positionne à mi-chemin entre le littéraire et le spécialisé – suppose un travail de documentation et de recherche plus grand que celui de la traduction proprement dite. Le traducteur n'y est point donc réduit à un intervenant mineur au niveau de la langue. Il doit se saisir d'un ensemble de fonctions – commençant par le déchiffrement de termes de spécialité (géographique et ethnographique), la reformulation et la reconstruction d'une logique, passant par le raccordement au réel et la vérification d'hypothèses et de faits historico-religieuses (en consultant de solides références) contenus dans le manuscrit – afin de produire un document efficace pourvu d'un message et d'en dégager une compréhension suffisante inspirant toute la confiance de son destinataire.

Nous essayerons de montrer, dans ce qui suit, comment ces traducteurs ont dû, à l'occasion, se faire à la fois : linguistes, rhétoriciens, scripteurs, copistes, généticiens, transpositeurs, enquêteurs, historiens, portraitistes et critiques. Toutes ces fonctions, qui ne sont pas de l'ordre de la traduction, se trouvent ici réunies dans "*l'art d'un seul marionnettiste : le traducteur.*"¹⁰

¹⁰ Froeliger, N., *Les Noces de l'analogique et du numérique*, Paris, Éd. Les Belles lettres, 2013, p. 35.

Les Phases (la Pré-traduction) :

En termes de difficultés posées par le document en traduction, figure, en deuxième lieu, l'état dans lequel s'offrait le manuscrit. À le lire dans son état primitif, la première impression qui prédomine est celle d'être face à des bribes de discours éclaté.¹¹ Le décousu de la narration déconcerte. Un nombre de fragments inachevés apparemment en désordre (folios épars), une succession linéaire de mots dont l'agencement manque parfois d'articulation logique, une malformation lexicale et syntaxique aberrante sont autant de distorsions qui s'accumulent et participent au gauchissement du texte de départ.

Alors, comment faire passer en une autre langue la bizarrerie et la spontanéité d'un tel discours sans le tourner en ridicule ? Tel est le dilemme qui se pose constamment au traducteur.

Ce cas de figure nous met face à un problème qui impose une réflexion sur le principe de la traduisibilité d'un original, sur sa résistance à la traduction jusqu'à remettre en question la possibilité même de communiquer. Inutile de rappeler qu'un texte est normalement fait de suites de caractères intelligibles, présentées dans une linéarité ininterrompue et douées de cohésion et de cohérence. En dépit de cela, cette règle connaît bien des transgressions et un traducteur se trouve parfois confronté à des cas particuliers de textes « monstres » dans leur dérèglement. Tel est le cas du manuscrit de Tombouctou

¹¹ Cf. figure 3.

qui, dans cet état, et malgré son importance première, ne pouvait point constituer un support traduisible.

De toute évidence, la situation appelle une intervention active et différemment organisée. Bohas et ses collaborateurs procèdent à ce qu'on appellerait l'avant-traduction ou la pré-traduction¹². Il s'agit d'une phase préparatoire¹³ comprenant tout genre de travail (non traductif) accompli dans le but de préparer le texte à la traduction.

Cette phase se divise elle-même en deux étapes : une première, axée sur l'aspect matériel, consiste à effectuer un travail d'ordre génétique sur le manuscrit de façon à en faire un document éditorialement acceptable, tandis qu'une deuxième, centrée plutôt sur le contenu du manuscrit, se veut une reformulation homogénéisante visant à rendre le texte (linguistiquement parlant) plus accessible.

➤ *L'action génétique :*

La première prise en main du corpus, par l'équipe, est d'abord d'ordre technique : la reconstitution du manuscrit. Il s'agit de rétablir, en premier lieu, l'ordre des feuillets de façon à en faire un texte linéairement plausible. Lina Khanmeh s'occupe ensuite de la saisie au

¹² La "pré-traduction" est définie par Antoine Berman comme "*une lecture effectuée dans l'horizon de la traduction*", dans *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris, 1995, (p.68).

¹³ Un peu à la manière des programmes ou logiciels d'aide à la traduction effectuant notamment un contrôle orthographique et une analyse qualitative du texte source, mais la tâche ici se veut plus rigoureuse.

kilomètre du texte du manuscrit. Les feuillets sont écrits recto uniquement et ne sont pas paginés. Dans le tapuscrit qu'elle produit, Lina Khanmeh veille cependant à respecter les débuts et fins des feuillets qu'elle numérote de 1 à 72.

En principe, dans toute intervention pour fin d'édition génétique d'un manuscrit, la saisie est suivie de la transcription génétique. Celle-ci est une reproduction dactylographiée qui cherche à respecter en tous points la disposition originale des tracés graphiques présents sur le manuscrit original. Tous les signes existants sur le feuillet y sont reproduits à l'identique¹⁴. Ceci est une solution souhaitable lorsque, faute d'espace dans l'édition à réaliser, l'on ne peut pas procéder à une reproduction photographique (le facsimilé ou l'édition dite mécanique) du manuscrit. D'autant plus que ce dernier ne se présente pas dans une belle et bonne copie correcte et clairement lisible, en dépit de l'absence de toutes sortes d'imperfection ou détails accidentels rencontrés de coutume dans les manuscrits, telles que ; ratures, biffures, ajouts, surcharges, insertions interlinéaires, agglutinations de mots, coupures, grattages, gribouillis marginaux, déplacements et modifications, ...etc.

Alors, tenus par l'exigence d'aboutir à un texte publiable et, en même temps, dans l'impossibilité de faire l'économie d'une transcription diplomatique, Bohas et son équipe optent pour ce qu'il qualifie lui-même, dans sa préface, de « manière novatrice ». « *La page d'édition est*

¹⁴ Ou presque; puisque tout dépend de la modalité adoptée par l'équipe du travail effectué. Il existe deux types de transcription: diplomatique et semi-diplomatique.

divisée en deux colonnes. Dans la colonne de droite on trouve le texte même du manuscrit [...]. Dans la colonne de gauche nous donnons notre interprétation du manuscrit en arabe standard. »¹⁵ Ils nous offrent donc une édition bilingue à trois couches : le texte original, une transcription et une traduction.

Une fois la mise au point de la présentation graphique du support matériel achevée, l'action génétique est suivie d'une intervention non négligeable sur le contenu du manuscrit. Cette intervention mérite un moment d'attention puisqu'elle s'étend sur deux échelles (le métalinguistique et le linguistique) et compense, en quelque sorte, l'absence d'émendation caractérisant la transcription diplomatique.

➤ ***La vérification référentielle :***

Décidément, Bohas et son équipe sont la preuve vivante de la disparition de l'image négative que l'on se faisait jadis du traducteur comme « être voué à l'effacement »¹⁶. Poursuivant sa logique de travail jusqu'au bout, Bohas n'épargne aucun effort pour réussir sa mission en toute « visibilité ». Ce qu'il appelle « interprétation » dans la citation tirée de sa préface, et que nous venons d'avancer, n'est autre qu'un effort cognitif soutenu fourni dans le but de résoudre l'une des difficultés particulièrement ardues posées par le texte. Face à un document si ancien, où la référence directe à des événements et figures historiques s'impose, et où

¹⁵ Bohas, Georges, Ahyaf Sinno, Abderrahim Saguer, *Op.cit.* p. 12.

¹⁶ Le terme est employé par Antoine Berman dans son célèbre commentaire sur l'œuvre de Benjamin, dans *L'Âge de la traduction*, p. 37.

l'hybridité et l'inachèvement sont les maîtres-mots, une intervention prétraductive s'avère une nécessité.¹⁷ Il s'agit, en premier lieu, d'un travail d'identification et de vérification de la pertinence et du bien-fondé du contenu. Le sujet traduisant cherche, ensuite, un appui dans des informations, véhiculées par le hors-texte, qu'il mobilise dans l'intention de compenser certaines déficiences de l'original. Ces efforts visent moins la qualité du texte d'arrivée que l'homogénéité du texte de départ. Ceci résume en quelque sorte la complexité de la tâche ainsi décrite par Froeliger :

« Elle (la traduction) s'opère sous le régime de la plausibilité. Ses praticiens ne sont pas toujours en mesure de formuler un jugement sur la vérité ou la véracité des éléments qu'ils ont à traduire, et pourtant ils se doivent de produire un texte pleinement opératoire. »¹⁸

L'effort est, dans le cas étudié, doublé puisque le récit est centré sur une figure de proue qui suscite jusque-là une vaste polémique entre Orientaux et Occidentaux. S'appuyant sur quelques ressemblances de faits, certains savants et théoriciens ont fait le rapprochement entre Dhû-'l Qarnayn ou le Bicornu et Alexandre le Grand (ou Alexandre III de Macédoine), tandis que plusieurs théologiens et historiens musulmans – dont les plus célèbres sont Ibn Taymiyyah et Al-Maqrîziy – ont réfuté cette hypothèse et y virent une simple rumeur infondée. Cet état de choses confère au manuscrit une forte teneur thématique et informationnelle, qualifiée de " syncrétisme

¹⁷ Les choses se compliquent davantage – et les solutions aussi d'ailleurs – lorsque l'original comprend des passages qui réfèrent, sans le mentionner clairement, à un texte sacré.

¹⁸ Froeliger, N., *Op.cit.* p.158.

total ¹⁹ par George Bohas lui-même. Il en résulte, pour l'équipe, un travail de fin tressage d'une multitude de références historiques et religieuses qu'ils s'évertuent de faire fusionner dans une tentative de conciliation aspirant à l'élaboration d'une version aussi complète que possible. Sans doute, il s'agit là d'une des situations où l'on peut s'apercevoir de la marge de liberté que s'octroie l'équipe face à un texte dont l'auteur est anonyme.

Examinant de près la version arabe à laquelle aboutit l'équipe de Bohas – tout en la comparant constamment avec la version originale du manuscrit – on a pu distinguer **deux types de références : intratextuelles et extratextuelles**. Chacun entraînant, bien entendu, une méthode d'approche différente.

Le premier type comprend les unités d'information incluses, de manière lacunaire et inachevée, dans le texte. En dehors de quelques fragments littéraires, les exemples de ce type sont majoritairement religieux. Un ensemble d'extraits religieux (Coran et hadith) émaille le récit ; que ce soit en intertextualité discrète ou en citations clairement affichées. Vu la grande importance de cette fibre sacrée pour le thème central, le traitement qui en est fait s'étale sur deux niveaux : Les passages coraniques sont d'abord complétés et corrigés (par endroits, là où c'est nécessaire) dans la version interprétative du manuscrit, avant d'être mis en relief à l'aide de parenthèses. Les références exactes (titres des sourates et numéros des versets correspondant aux citations en question) sont ensuite indiquées entre crochets dans le

¹⁹ C'est le propre mot qu'il emploie lorsqu'il présente sa traduction au Centre français du livre, en novembre 2012.

corps du texte. De plus, les références sont reprises par la suite, dans la version française, en note en bas de page. Dans le texte, le passage coranique est signalé par l'emploi de l'italique. Quant aux propos du prophète, ils sont placés entre guillemets, précédés d'une phrase introductive dans la version arabe. Se faisant aider par le peu d'éléments dont il dispose dans le manuscrit, le traducteur identifie, cherche et vérifie la fiabilité du hadith avant d'en fournir le texte intégral. Par ailleurs, l'emploi de l'italique – accompagné d'une note introduisant la référence détaillée (le *râwi* et les précisions bibliographiques) – signale ces éléments de la *Sunna* dans la traduction française.

Le deuxième type est constitué d'une constellation de références externes à l'œuvre auxquelles recourt l'équipe dans le but de s'assurer de l'exactitude des faits relatés dans le manuscrit et de fournir un complément d'informations servant à réduire l'hybridité poétique de l'original et, par conséquent, dissoudre son intraduisibilité. Il y a là un cas d'enrichissement (d'après un dosage savant et équilibré) par rapport au simple amendement appliqué au premier type. Les traducteurs se sont appuyés sur une palette de sources liées à la thématique du manuscrit²⁰ dont voici les titres essentiels : le Coran (al-Qor'ân) de Blachère, Le livre de la *Genèse*, le *Pseudo-Callisthène*, *Islamic legends concerning Alexander the Great* de Zuwiyya, *Alexandre le Grand en Iran* de Gaillard, *l'Encyclopédie de l'Islam* et *les Mille et*

²⁰ Toujours en respectant sa présumée dualité. Ainsi, des versions arabes du *Roman d'Alexandre* aussi bien que ses diverses versions occidentales ont été consultées, sans oublier les références et manuscrits concernant la *sîra* du Bicornu.

une nuits. Les classiques de l'exégèse coranique ont également été sans cesse interrogés : Tafsîr Ibn Kaṭîr, Al-Şahîḥ d'Al-Buḥârî, al-Durr al-mantûr d'Al-Suyutî et bien d'autres ouvrages de Abd al-Rahmân Al-Safûrî, Ibn 'Ajîba, Ibn 'Atiyya, Ibn Al-Jawzî, Ibn Al-Mubâarak, Al Nuwayrî, Ibn Qudâma, Al-Haytamî et Yâqût.

Il ne faut guère oublier les manuscrits examinés à la Bibliothèque royale de Rabat et de nombreux ouvrages de la littérature arabe classique consultés sur le site d'Al-Maktaba al-Shamela. Des renvois sont aussi faits à d'anciens travaux de Bohas tel qu'*Alexandre Syriaque* pour ne citer que le plus relié au thème central.

Bien que le profit cognitif tiré de ce deuxième type de références soit plus dense, le résultat peut ne pas sembler direct puisque cet encyclopédisme ne fait figure que dans la traduction française par le moyen de notes infrapaginales²¹ ; faute de pouvoir tout insérer de façon naturelle dans le texte arabe (déjà étalé sur deux colonnes). Ce qui est externe au texte est donc resté, au moment du transfert, à son seuil²². Il s'agit plutôt d'une mobilisation de connaissances rehaussant la valeur érudite du travail et multipliant les chances d'éventuelles perspectives de recherche autour du sujet. C'est d'ailleurs ce que signale Bohas dans sa préface :

« Notre objectif est de mettre à la disposition du lecteur une traduction du roman en lui donnant

²¹ Et puisqu'il s'agit d'un choix propre aux traducteurs – de remettre toutes les notes dans le texte français afin d'éviter toute superfluité indésirable – nous reviendrons là-dessus dans la section consacrée à cette partie du travail.

²² Nous reviendrons sur les périphéries du texte un peu plus loin.

néanmoins en note des suggestions de comparaison ou de rapprochement. »²³

Reste que ces efforts cognitifs, fournis en phase prétraductive, ont largement contribué à retrouver, dans le décousu du manuscrit, une "tresse de sens", pour reprendre la célèbre formule de Barthes à propos de toute activité interprétative qui consiste à « *rassembler et entremêler les fils inertes* » en assurant la suture des éléments textuels. (Barthes, 1976 : 166). Le rendement est, à vrai dire, avantageux compte tenu du résultat obtenu pour cette première tâche qu'est l'édition du manuscrit.

➤ ***Le Rewriting :***

Toujours dans cette phase préparatoire à la traduction, la dernière étape –représentant une intervention sur le plan linguistique – consiste à opérer une sorte de lissage de l'original. Une fois l'impression initiale de décousu dissipée par suite de l'action sur le métalinguistique, Bohas et ses collaborateurs vont entreprendre une démarche communément appelée entre généticiens "la toilette du texte".²⁴ Celle-ci consiste à procéder par réécriture pour tenir compte des défauts de la réalisation première. Une nécessité que Daniel Ferrer souligne en rappelant que : « *le statut du document génétique est précaire. Il est souvent incomplet, manquant ou inaccessible de fait (...). Son interprétation*

²³ Bohas, Georges, Ahyaf Sinno, Abderrahim Sagner, *Op.cit.*, p. 13.

²⁴ Faire la toilette d'un texte signifie le revoir et y apporter les dernières corrections de détail. (AC. 1935); procéder à la préparation d'un manuscrit en vue de son édition. (Dict. XXe.).

est inévitablement affectée par les réaménagements ultérieurs. Ce qui est perdu ne l'est jamais totalement. »²⁵

À vrai dire, la phraséologie du manuscrit représente un vrai défi pour les traducteurs. La complexité réside dans le fait que, d'emblée, tout porte à croire que ce texte – qu'on lit laborieusement – a malgré tout un sens ; qu'il ne s'agit pas d'un charabia sans queue ni tête. Le contenu semble indiquer que l'auteur comprenait bien ce qu'il écrivait sans pour autant être un copiste professionnel. L'aspect elliptique et déconcertant du récit tire son origine d'un nombre d'anomalies linguistiques et discursives de tous genres : sémantiques, orthographiques, grammaticales et syntaxiques. Tournures maladroites, temporalité non linéaire, connecteurs logiques inexistantes, signes de ponctuation négligés – le tout rendu encore plus chaotique par une orthographe erronée – sont autant de marques d'une hybridité qui n'est pas transposable directement dans une autre langue et qui motivent l'intervention du traducteur. Mais avant de jeter la lumière sur la démarche pratiquée par l'équipe de Bohas, voici - à titre d'exemple - quelques extraits illustrant l'état originel du texte du manuscrit.²⁶

" قال الملك اعلم يا ذي القرنين ان ربك يقرعوك السلام و أقول لك اني ساطعتك على حملتك به حتى
يشرح لك في صدرك فيسمع كل شيء و لك فهمك فيفقه كل شيء و انطلق لك لسان فطلق كل شيء و
انا ذو القوة المتين فانا اريد عزك و عز ذكرك التي اليوم القيامة" (ص ٢٢)

" غشى على ذو القرنين و اهل تلك المدينة يصيحون و يصبحون و يتضرمون الى الله من ذا الشمس
عند سقوطهم أي عند خفيها في تلك العين الحمية أي حرارة" (ص ٢٧)

²⁵ Ferrer, D., *Logiques du brouillon. Modèles pour une critique génétique*, Paris, Seuil, 2011, p. 191.

²⁶ Cf. figure 4 qui représente le folio du manuscrit correspondant au premier exemple.

"فتقدم ذو القرنين اليه و اسئله عن سبب التي أبا الى فقال ما لي حاجته اليك فتقدم ذو القرنين اليه و اسئله فقال له انك مفنا لاترك ما لا يفنا و مشيت الى ما لا يفنا" (ص ٣٢)

"فقالوا له اما القبور على ابوابنا لتانيس بذكر الموت لنفالوا عن حب الدنيا اما ليس لابوابنا القفل فقالوا ليس فينا شارق و هكذا و ليس فينا خاين في اسواقنا اما القضاة و الأمير لانه لا يفنا ظالم و لا خاصم" (ص ٣٥)

"و اذا هو مرمومن يأنفه مذليلا براسه اشد سواد من الليل دامس" (ص ٤٧)

"و اذا بسطح عظيم فرى فوفها رجل شاب جميل عليه حلل بيص جميل و اذا فيه الصور و قد قدم قدما ثم ءاحر قدما و هو يشاخص ببصره اليه" (ص ٤٩)

Comme le montre bien les exemples précédents, inintelligibles pour certains, le style utilisé laisse apparaître des impropriétés en termes de grammaticalité et des écarts en termes d'accessibilité. La structure des phrases – soumise à d'innombrables torsions – s'éloigne nettement des lois de la création syntaxique propre à la langue arabe. Il ne serait pas exagéré de dire que la langue dans laquelle le manuscrit est écrit devient, par endroits, quasi méconnaissable. Afin de préserver la valeur et la richesse de l'original, les traducteurs n'ont d'autres choix que d'agir sur sa langue et son écriture en proposant de reconstruire ou plutôt de construire une forme publiable et abordable en traduction.

" Réécrire ou mieux écrire pour mieux traduire", un principe ayant guidé de nombreux travaux ces dernières années dans un cadre plus vaste de recherches interdisciplinaires sur un champ en émergence : la rédactologie²⁷. Avec les terminologues et les néologues,

²⁷ La rédactologie est une science jeune qui étudie les conduites scripturales. Les théoriciens de l'école Canadienne en traductologie

les traducteurs sont au cœur de l'hyperespace rédactologique extraordinairement vaste et variée. Ils y représentent le foyer rédactionnel nodal. Il s'agit d'un noyau extrêmement actif regroupant les métiers alimentant les autres secteurs en rédactologie grâce à un processus dynamique de transformation et d'enrichissement langagier incessant.

Dans le cas du *Roman d'Alexandre*, ce qui fait la spécificité de cette opération de « co-auteurage »²⁸ c'est évidemment son *timing* ; puisque la démarche de reformulation a souvent été attribuée au texte cible ou plutôt au résultat de l'acte traductif comme celle de compréhension l'a toujours été au texte source. Or, ici, cette pratique originale et audacieuse est rendue possible à la fois par l'anonymat de l'original et la pertinence du *kairos*²⁹. Car, comme le souligne Berman : « *Brusquement, la traduction devient possible, désirable et désirée. La traduction qui n'est pas à son heure ne trouve ni traducteur, ni éditeur – ni lecteur.* »³⁰

Grâce à sa connaissance du sujet, ses savoirs en matière de manuscrits et la parfaite harmonie avec ses collaborateurs, Bohas avait à cœur de transformer le texte du manuscrit en un écrit agile et efficace. Son intervention reflète une tendance à l'homogénéisation pratiquée aux

en sont les pionniers. Un Réseau de recherches interdisciplinaires en rédactologie est en cours de création.

²⁸ C'est-à-dire de jouer à l'auteur sans se substituer à lui.

²⁹ Pour ce cas étudié, le *kairos* est représenté par un intérêt mondial montant pour la sauvegarde et l'étude des manuscrits.

³⁰ Berman, A., *L'Âge de la traduction : "La tâche du traducteur" de Walter Benjamin, un commentaire*, Presses Universitaires Vincennes, 2008, p. 56.

niveaux de la cohésion sémantique et la cohérence logico-discursive du texte. Pour ce faire, toutes les démarches sont bonnes à suivre. Considérons ce qui suit :

1. Réagencer les éléments de la phrase :

En tête des opérations destinées à redonner au texte un semblant de tout cohérent figure une opération tout à fait radicale qui consiste à repositionner les unités pour parvenir à un résultat harmonieux, en d'autres termes, pour en faire de vraies unités de sens. Le traducteur œuvre à retrouver l'ordre des éléments de la phrase, à les identifier de manière certaine et à les restituer à leur place originelle en vue d'entraîner la conviction du lecteur. On peut observer dans les exemples suivants un déplacement des éléments.

Manuscrit originel	Interprétation
و الحلال رأى اقرب البقل من الحيوان	و البقل أقرب الى الحلال من الحيوان.
فقال له الناس فهل يحلفون بالله كاذبا او بالطلاق	فقال له : فهل يحلف الناس بالله كذبا أو بالطلاق؟
نحن كنا نتظر انك تذلنا و تقتلنا	نحن كنا ننتظر منك أن تعضب علينا، وتذلنا و تقتلنا.
ثم كتب الى معلمه بخبر كلما القيه و فعله يقال له ارسطاطاليس	ثم كتب الى معلمه ارسطاطاليس يخبره كل ما لقيه و فعله.
فكان في تلك اهل الرمان في كل بلد يضلمهم الشيطان يعبدونه من دون الله	فكان الشيطان يضل في كل بلد أهل ذلك الزمان، فيعبدونه من دون الله.
فاذا نار بسخص كانه سحابة مسود يخرج منها لهب النار	فاذا بشخص من نار كأنه سحابة سوداء، يخرج من فمه لهب النار.
فاخذنا فيها الصناع من خمسين الف صانع	فأخذنا منها خمسين ألف صانع.

Cet effort de réaménagement des mots, phrases et séquences représentant le moule du discours ou son cadre extérieur n'est pas fourni dans le seul but de raffiner son

aspect esthétique. En fait, il motive – par la même occasion – une autre action, non moins importante, à savoir : le traitement de l'essence même du discours ; la logique de ce qui y est dit.

2. Soigner la logique :

Pour restaurer l'équilibre du texte, l'équipe s'applique à " *reconfigurer les éléments du raisonnement*"; c'est ainsi que Nicolas Froeliger appelle le cas où le souci rhétorique conduit le traducteur à intervenir sur l'ordre des éléments constitutifs du discours dans l'intention de rétablir la logique de l'argumentation. Car comme il le souligne : « *Quoiqu'il en soit du document de départ, la logique à l'œuvre dans l'opération même de traduction (même si elle ne doit pas se voir dans son résultat) reste une logique de la persuasion.* »³¹

De même, l'importance de la transmission d'une logique en traduction est mise en relief par Berman qui affirme que « *Traduire une prose, c'est avant tout reproduire cette trame qui fait sa consistance, sa systématité, sa logicité et, bien sûr, son unicité.* »³²

Observons de plus près quelques exemples :

Manuscrit originel	Interprétation
و قبورهم على أبواب بيوتهم و ليس لهم على بيوتهم أفعال	و قبورهم على أبواب بيوتهم، و ليس لهم على بيوتهم أفعال.
و اذا هو مرمو من يانفه مذليلا براسه اشد سواد	و اذا الطائر مزمووم من أنفه، مدلى برأسه و هو

³¹ Froeliger, N., *Op.cit.*, p. 174.

³² Berman, A., *L'Âge de la traduction, Op.cit.*, p. 51.

من الليل دامس	أشد سوادا من الليل الدامس.
و صار مجتمعين الأموات كالجبال سامحة	و صار الأموات كالجبال الشامخة.
اما يفنا أي زيت الدنيا	أما تفنى زينة الدنيا؟
لا تعلم ان الحساب في الحلال و العذاب في الحرام	ألا تعلم أن الثواب في الحلال، و العذاب في الحرام؟
ثم خلق الجنود و وضعها على السماء و وضع الفيد على متن الارض	ثم خلق النجوم و وضعها على السماء، و وضع الغيم على متن الأرض.
و يابس يحير طبريه	و تيبس بحيرة طبرية.

Comme le montrent les exemples ci-dessus, l'intervention du traducteur rend le texte de départ moins déconcertant et plus accessible en mettant un peu d'ordre dans les séquences des phrases, en y ajoutant, ou en supprimant quelques éléments. Cette stratégie est d'autant plus importante qu'il s'agit d'un manuscrit inachevé ; où la part d'incompris à réduire est importante. Dans un cas pareil, la restitution des liens logiques entre les idées importe plus que les mots choisis pour les véhiculer.

Effectivement, mettre du rationnel dans un discours est gage de son esthétique. Le deuxième n'a lieu d'être sans le premier ; les deux se complètent. Ce truisme est rappelé par Berman qui souligne que « *l'esthétique vient compléter la logique de la rationalisation : tout discours doit être un beau discours.* »³³

Pour Berman, la rationalisation est elle-même un phénomène conduisant à l'homogénéisation et portant sur la ponctuation. « *La rationalisation porte au premier chef sur les structures syntaxiques de l'original, ainsi que sur cet élément délicat du texte en prose qu'est sa*

³³ Berman, A., *La Traduction et la Lettre. Ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p.57.

punctuation. »³⁴, précise-t-il. Bohas et ses collaborateurs sont du même avis puisque, au cours de leur intervention, reconstituer l'ordre du discours les conduit inéluctablement au rétablissement d'une ponctuation absente de l'original.

3. Rétablir la ponctuation :

Le texte du manuscrit en étude se présente sur le mode *scriptio continua*³⁵. Un flux ininterrompu sans le moindre signe de ponctuation ; mais ceci est monnaie courante dans les écrits du Moyen Âge. L'usage des signes séparateurs n'était nullement obligatoire dans les pratiques de l'écriture arabe à cette époque, il était seulement facultatif ; si l'on juge par les écrits et sources biographiques qui en parlent.³⁶ En l'absence d'une ponctuation standardisée, les copistes des manuscrits arabes utilisaient parfois quelques signes (points de couleur, petites vignettes, rosettes, décors) pour marquer le commencement d'une phrase ou d'un paragraphe.

Dans le cas du roman d'Alexandre, l'inexistence de la ponctuation peut aussi s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'un texte basé sur une fiction d'oralité : relater la (*Sira*) d'un personnage. Ce genre de prose oralisée a

³⁴ *Ibid.*, p. 53.

³⁵ Mode d'écriture spécifique aux manuscrits anciens dans lequel toutes les lettres se suivent à intervalle régulier sans qu'aucun espace ou signe sépare les mots entre eux.

³⁶ Les études paléographiques approfondies de manuscrits arabes n'existent pas encore. La ponctuation n'étant pas considérée comme une partie intégrante de l'orthographe arabe médiévale, les questions sérieuses sur son Histoire ne sont pas encore débattues. Même dans les traités de la grammaire arabe médiévale, l'analyse de la ponctuation demeure totalement absente.

toujours été recueilli directement par le truchement de transmetteurs (*ruwāt*).

Le rétablissement de la ponctuation par les collaborateurs de Bohas correspond à un certain souci de normaliser le phrasé de l'original. Cet effort d'ennoblissement est largement envisageable à la suite du déchiffrement préalable. Une fois l'ordre des phrases et la logique des idées rétablis, la tâche de remettre la ponctuation n'est point ardue.

Donner un exemple pour illustrer cette action serait, en fait, citer la totalité du texte. Nous n'avancerons donc ici que trois extraits du manuscrit mis en regard avec la version aménagée par Bohas et ses collaborateurs.

Manuscrit originel	Interprétation
فرحل ذو القرنين عند ذلك الى نهر طرطوش فسمع خبره درينوش فكتب درينوش قال نستح من درينوش ملك فارس الى ذو القرنين اللصوص و أصحابه اما بعد فقد جعلني الله امينا على خلقه و سماني باسمه معنى اسم درينوش في اللغة امين لان امين اسم من أسماء الله الأعظم و لهذا معنا كثير ثم اعطاني الله الملك و الرفعة و الشرف و القدر و اضواني في الدنيا كاضياء الشمس و القمر	فرحل ذو القرنين عند ذلك الى نهر طرطوش، فسمع خبره درينوش، فكتب درينوش، قال : نسخة من درينوش ملك فارس الى ذي القرنين و أصحابه للصوص. أما بعد ، فقد جعلني الله أمينا على خلقه، و سماني باسمه ، و معنى اسم درينوش في اللغة "أمين" ، لأن "الأمين" اسم من أسماء الله الأعظم ، و لهذا معنى كثير. ثم أعطاني الله الملك و الرفعة و الشرف و القدر، و أضواني في الدنيا كضوء الشمس و القمر.
ثم قال ذو القرنين من انت أيها الشخص قال له انا من الملائكة امرني ان اركب كيف هي صفة صاحب الصور فهو كما ترى تنظر متى يومره بالنفخ و لكن فهل لك الى حاجة قال له نعم و قال له فقد فرغت الزودان فنخاف ان نهلك في الظلمت	ثم قال ذو القرنين : من أنت أيها الشخص ؟ قال له : أنا من الملائكة، أمرني الله أن أركب كيف هي صفة صاحب الصور، فهو كما ترى و تنظر متى يؤمر بالنفخ . و لكن هل لك الى حاجة ؟ قال له : نعم ؛ و قال له : فقد فرغت أزودانا ، فنخاف أن نهلك في الظلمات.
فعند ذلك ففرع ذو القرنين و بكا قال له الملائكة لم تبكا قال له لانك تدعوني يا ولي الله فدعاني بغير	فعند ذلك ، فرع ذو القرنين ، و بكى. فقال له الملك : لم تبكي ؟ فقال له : لأنك تدعوني يا ولي

<p>اسم عندكم اشد انك تريد ان تبلغني قال له لا و الله اين ما لقينك و لكل دعوتك باسم التي سماك به قال له ما معنا ذو القرنين قال له لانك قد بلغت الى قرنى الدنيا شرق و غرب ثم قال له ما ورى هذا الجبل و الجية قال له سبعون الف حجاب من الريح و مثلها وراه من ظلمة و مثله وراه من نور و بعد تلك ملئكة الذين يمسون عرش الرحمن</p>	<p>الله ، فادعني بغير اسم من عندكم. فقال له : لا و الله ، لقد دعوتك بالاسم الذي سماك به الله. فقال له : ما معنى ذي القرنين فقال له : لأنك قد بلغت قرني الدنيا ، شرقا و غربا . ثم قال له : ما وراء هذا الجبل و الحية ؟ قال له : سبعون ألف حجاب من الريح ، و مثلها وراه من ظلمة ، و مثلها وراه من نور ، و بعد ذلك الملائكة الذين يمسون عرش الرحمن.</p>
--	--

4. Supprimer/Ajouter des éléments :

Renforcer le fil logique du flux narratif ne peut, sans doute, se faire sans entraîner quelques ajouts et omissions. À travers sa scrupuleuse tentative d'homogénéiser le texte du manuscrit, Bohas n'hésite point à recourir à certains procédés empruntés au processus traductif avant même de s'y attaquer. Il cherche tantôt à " *se débarrasser des éléments non conformes en vue d'obtenir un tout cohérent* " ³⁷ ; tantôt à introduire d'autres éléments qu'il juge utiles pour restaurer l'équilibre du texte. Les deux dispositifs sont mis en œuvre avec beaucoup d'habileté et de savoir-faire : l'ajout est apporté sans surcharger le texte ou se laisser aller à la surtraduction. Pareillement, l'omission est pratiquée sans glisser vers la mutilation du tissu de l'original.

À l'exemple des autres modes d'intervention susmentionnés, l'ajout et l'omission ne sont point ici le résultat exclusif de l'initiative du traducteur. Imposés par les différentes formes d'hybridités de l'original – et non par ce qu'il pense être les besoins et les attentes des

³⁷ Ainsi est définie l'homogénéisation dans le dictionnaire.

récepteurs – ils constituent néanmoins la première approche qu'on pourrait qualifier de transformationnelle.

Force est de constater que la fréquence des ajouts et des omissions est très inégale dans le texte remanié par Bohas et ses collaborateurs. Les cas de suppressions sont largement plus nombreux que les additions. Sans chercher à expliquer ce fait ou se laisser submerger par des comparaisons futiles jugeant de la supériorité de l'un et l'infériorité de l'autre, voici comment en profitent nos traducteurs pour atténuer quelques lourdeurs de l'expression originale.

Commençons par les ajouts qui, en dépit de leur nombre réduit, sont tout aussi significatifs que les omissions.

Manuscrit original	Interprétation
1/ لا يفعله الله احد قبلك و لا بعدك	فما فعلته، لا يفعله و الله أحد قبلك و لا بعدك.
2/ فاول من بدأ الحرب درينوش ملك فارس	فأول من بدأ الحرب درينوش ملك فارس.
3/ فانت الان بمنزلة لنا	فأنت الآن بمنزلة دارينوش لنا.
4/ كان لم يكن شيء لك و من له عقل	كأن لم يكن شيء لك. و من له عقل [يتعظ].

Comme le montrent les exemples, les ajouts qu'on a l'habitude de voir dans les traductions – ceux qui sont porteurs de significations nouvelles – n'existent pas ici. Une vérité ne peut cependant être niée : dans toutes ses formes, un ajout éclaire. Faute d'espace, nous avons choisi d'avancer un seul exemple de chacune des catégories repérées. Sur l'ensemble du texte, on rencontre plus souvent des ajouts de reformulation. Ceci s'explique et peut être justifié par le *skopos* du travail : le rewording.

Certains de ces ajouts de reformulation sont associés à des omissions ; tel est le cas représenté par l'exemple (2). Un élément déroutant est supprimé pour être remplacé par un autre plus adéquat, plus approprié suivant le contexte immédiat. Il s'agit donc une fois de plus d'une tentative d'ajustement du sens. D'autres cas représentent une compensation d'un ou de plusieurs éléments manquants dans l'original ; comme le *waw* exprimant le serment dans l'exemple (1) et le nom propre dans l'exemple (3).

La catégorie de loin la plus intéressante est celle des ajouts placés entre crochets à l'intérieur du texte ; comme le montre le verbe [يتعظ] ajouté au dernier exemple. Agissant avec toute la minutie d'un généticien chevronné, Bohas ne se permet d'introduire un élément complètement étranger au manuscrit sans le mentionner en toute netteté comme le font les généticiens penchés sur une transcription d'un manuscrit. Le phénomène – étranger au monde de la traduction – est appelé, en jargon génétique, reconstitution conjecturale.

Ne pas terminer une phrase pour en laisser supposer le reste, ceci peut relever de la rhétorique en cas de pratiques scripturales normales. Or, l'affaire est risquée lorsqu'il s'agit d'un document ancien présentant un grand nombre d'imperfections. Un lecteur non averti ne verrait guère dans ce vide intempestif l'impact laissé par les points de suspension dans un texte normal. Partant de cette opinion, Bohas préfère confirmer – par un petit ajout – ce non-dit bouclant une phrase dont la fin n'est annoncée par aucun signe de ponctuation.

En dehors de ces cas susmentionnés, tout autre ajout – apportant une précision quelconque ou

introduisant des explications plus poussées dans le but d'améliorer la qualité de l'information – est légué au seuil du texte (la note infrapaginale).

À l'instar de l'ajout, L'omission intervient également dans la catégorie de la reformulation et des manipulations textuelles opérées sur le manuscrit originale. Par l'omission, L'interprète cherche, en premier lieu, à rectifier une formulation imparfaite ; ce qui explique la fréquence plus élevée des omissions dans le texte. Il vise certes à réduire la redondance, et éviter la répétition, mais a surtout soin de faire sens en : 1) éliminant l'incomplet, 2) supprimant ce qui paraît superflu et incorrect, 3) éradiquant des éléments aux apports informatifs insignifiants, 4) en coupant des bribes de phrases décousues et dépourvues de sens, 5) excluant les éléments non déchiffrables, 6) remplaçant certains éléments par d'autres plus appropriés.

Voici, pour illustrer ces cas, quelques exemples de segments existants dans le manuscrit et dont on ne trouve la moindre trace dans la version arabe donnée par Bohas et collaborateurs.

1/ اعلم أيها الملك الا تعلم

2/ و تلك النعلة اعظم كالمثل الجبال السامخة و قيل كامل الدنيا علامة له

3/ نسخة من المقدس ظهر هنا انه اسم المقدس فسمى تلك البلاد باسمه كانه ارض المقدس

ارض ذو القرنين من المقدس بن نياس الملك أبناء الملك من أبناء الروم

4/ و مشرق و لا يقدر تحرك فلان

فطمع هنا قد و فات ذو القرنين لم يقدر أحد هنا قد و بات ذو القرنين اليه قد جلوا في الواد

5/ ليجورهم هزيا منه

Toujours est-il que certaines omissions nous paraissent injustifiables ; il s'agit de quelques éléments curieusement supprimés du texte bien que déchiffrables et ayant sens. En voici quelques exemples :

Manuscrit originel	Interprétation
1/أقال انا اثق بالله و العاقبة للمتقين ثم امر أصحاب الفرس بالنزول و قال لهم و لاتركبوا حدا منا فتقاتلوا بالقس و النشاب	فقال: أنا أثق بالله، و العاقبة للمتقين. فتقاتلوا بالقسي و النشاب.
2/فقال له افسخير فقد بلغ عايتك الله تعالى في هذه البحر أيها الملك لا يمر احد في قرية الا مات لشدة ادانته او لامر ما يراه في خاف عليك و على قومك الهلاك لانك قد تركت مغرب الشمس وراك بايام كثيرا و هذا موضع لم يبلغ احد قبلك من الملك	فقال له افسخير: هذا موضع لم يبلغه أحد قبلك من الملوك.
3/و أهلها كثير العدد يتكلمون كالطير ووجدناهم جبابرة	و أهله كثير و العدد، ووجدناهم جبابرة.
4/ثم قال له ما ورى هذا الجبال قال له هي حية دارة به سبعين مرة و تارة ما بين راسها و ذنبها مثل سيرا او اقل لان الله تعالى قادر على كل شيء	ثم قال له: ما وراء هذا الجبل؟ فقال له هي حية أحاطت به سبعين مرة، فالله تعالى قادر على كل شيء.
5/أقال لي بين ما جاءك به من الحاجة ان لم تقل حاجتك لاقتلك فحلست مع الملك على باسطة التي على السرير فتحية تحية الملك فقال لي من انت و ما قصتك فقلت انا رسول الملك	قال لي: بين ما جاء بك من الحاجة. فقلت: أنا رسول الملك.

Il peut s'agir d'un cas de simple mégarde. L'essentiel est que, dans le texte remanié par Bohas et ses collaborateurs, l'omis n'est jamais un élément qui contient une information pouvant avoir une fonction dans l'élaboration ultérieure du récit. De plus, pour l'équipe,

corriger le texte en opérant quelques omissions ne signifie point le nuancer autrement ou réduire son unité.

5. Rectifier les erreurs :

Avant de passer à la traduction, l'équipe de travail s'efforce de soigner l'agrammaticalité de l'original truffé de coquilles et d'erreurs sur divers plans. Les principales maladresses repérées et réparées par Bohas et ses collaborateurs se manifestent majoritairement autour de l'orthographe, de l'accord (marques morphologiques : genre et nombre) et des indices d'énonciation (comme les pronoms qui permettent de savoir qui parle à qui dans un texte chargé de rencontres entre Dhûl-Qarnayn et d'autres personnages). Dans certains cas, la référence anaphorique n'est pas correcte dans le texte source. D'autre part, nombreuses sont aussi les erreurs répertoriées dans la transcription des noms (propres ou toponymes). Cette catégorie occupe une partie importante également vu la nature du texte (périple/récit de voyage).

Les traducteurs s'efforcent donc d'atténuer l'effet de déformation résultant de ces déviations grammaticales en réussissant la détection des chaînes anaphoriques et l'identification des antécédents des pronoms avant de pratiquer un important réajustement apportant au texte la cohésion discursive nécessaire.

Le tableau suivant montre quelques exemples des différents types de corrections apportées à notre corpus :

	Manuscrit originel	Interprétation
Orthographe	ليس فينا سارق	ليس فينا سارق
	يقايننا باطلا	يقاتلوننا باطلا
	سامخين	شامخين
	اتق الله	اتق الله
	فتجرد بدنه من الثياب	فتجرد بدنه من الثياب
	للكافرين و المشركين	للكافرين و المشركين
	قلوب مملوءة بالقناة	قلوب مملوءة بالقتاعة
	نرضا بالحق	نرضى بالحق
	انك وطيت ارض الله	انك طويت أرض الله
	جبله عظيما	جبله عظيمة
	اعط الجزية و الخروج	اعط الجزية و الخراج
	فبان راسه بتلك لضربة و حرمية في الأرض	فبان رأسه بتلك الضربة و خر ميتا في الأرض
	لحشب	الخشب
	بكيدة	مكيدة
	و عطاني الدبة لتحملها	و أعطاني الدواب لتحملها
	نحن القراءة و المساكين	نحن الفقراء و المساكين
	القبب	الكوكب
	غبار	غفار
Accord		
	قرب الساعة	قربت الساعة
	فخرت العلماء ساجد الله تعالى	فخر العلماء ساجدين لله تعالى

L'HISTOIRE DU BICORNU D'APRÈS LE MANUSCRIT DE TOMBOUCTOU UNE "TRADUCTION
EXTRAORDINAIRE" POUR UN "TEXTE MONSTRE"

	إلى ذو القرنين	إلى ذي القرنين
	هؤلاء ساحرين	هؤلاء ساحرون
	وفي ذلك البستان شجرتان يتكلمان وتزهر البستان من كلامهما	وفي ذلك البستان شجرتان تتكلمان ويزهر البستان من كلامهما
	لا نكذبون و لا نقتلون و لا نخادعون	لا نكذب و لا نقتل و لا نخادع
	بلد يقال لها قنطرس	بلد يقال له قنطرس
Noms propres et toponymes	قال سعيد بن ابي وقاص	قال سعد ابن أبي وقاص
	فسئل ذو القرنين الريايل	فسأل ذو القرنين رفاييل
	فان مع معلما اسمه ارسطاطاليس و خضر	فان مع معلما اسمه أرسطاليس و الخضر
	لابنته وستق	لابنته رستق
	سرافيل	اسرافيل
	اداريس	إدريس
	لبنى قيد	لبنى قيدان
	مدينة بقرب بلقا	مدينة بقرب جابلقا
	لاطيفون	لاطيقون
	قطاميس	قطاميس
	بيت المعس	بيت المقدس
	موضع يقال له ذومة الجندل	موضع يقال له ذومة الجندل
	بلد للروم يسمى رمية الجندل	بلد للروم يسمى رومية الجندل
	الاندليس	الأندلس
	افريقية	افريقيا
	هي مدينة الفرعونت	هي مدينة الفراعة

Par ailleurs, le peignage du manuscrit implique aussi un examen minutieux des renvois anaphoriques. Le récit contient parfois des zones d'embrouillement ; ceci est probablement dû au caractère oral du récit. Or, c'est un truisme de rappeler que, dans un discours, une utilisation inappropriée ou un échec dans l'utilisation des pronoms rend la communication moins fluide en compromettant la cohérence du texte et par conséquent sa compréhension. Soucieux de retrouver la continuité et la cohésion du discours, les traducteurs vont compléter l'approche grammaticale susdécrite par une approche proprement discursive. Pour ce faire, ils procèdent surtout en cherchant à identifier les chaînes de référence, à établir le lien entre les entités sans contenu lexical ou référentiel (syntagmes nominaux et pronoms en général) et leurs référents dans le texte. Une fois l'antécédent identifié, des remaniements sont apportés.

De même, on ne pourrait négliger l'énorme travail effectué sur les dialogues pour retrouver la trace d'une interlocution capitale (repérage des personnages en présence dans un dialogue et affectation de chaque réplique au personnage qui la produit), mais nous y reviendrons dans la partie consacrée au processus traductif.

6. Réajuster types et formes de phrases :

Toujours à la recherche d'une meilleure cohérence interne, les traducteurs veillent également à ménager quelques imperfections ayant rapport aux types et formes de phrases. C'est dans le contexte immédiat du segment posant problème que le traducteur va puiser pour trancher sur la correction à apporter. Tel est le cas, par exemple, de la grande majorité des phrases constituant le cœur même des conversations qui émaillent le texte. La phrase interrogative revêt, par exemple, une grande importance dans un tel texte relatant une importante quête du savoir. Le personnage central n'a de cesse de poser des questions, et si cela n'est pas clairement reflété par les tournures employées, l'essence même du discours serait faussée. Or, dans le manuscrit objet de l'étude, des phrases de type interrogatif passent pratiquement inaperçues et l'on perd facilement le fil de la conversation entre interlocuteurs.

Les traducteurs prennent alors à leur charge la tâche d'identifier le type des phrases suspectes avant de les réécrire de manière à rétablir la logique discursive. Certes, L'intervention est d'autant plus importante dans le cas des phrases ne portant pas en elle-même ce qui indique leur type (mots interrogatifs ou autres). La phrase suivante faisant partie d'un long dialogue entre Dhûl-Qarnayn et les savants tourjoumans illustre ce cas précis :

" قلت للاخرى جانب المسجد افضل "

" فقلت للأخرى: أي جانب في المسجد أفضل؟ "

" قلت للاخرى خلو عظيم من الجمادات و الحيوان قال لي العرش و سرافيل "

” فقلت للأخر: أي خلق أعظم من الجمادات و الحيوان؟ فقال لي: العرش و اسرافيل.”

Par ailleurs, les formes de phrase posent aussi un problème dans la structure du manuscrit ; notamment en ce qui concerne la phrase déclarative affirmative/négative. En fait, l'imperfection ne survient pas toujours en termes de manque ou de lacune à combler ; car il arrive parfois que la difformité soit illustrée par la présence de ce qui n'a pas lieu d'être. Ainsi, les collaborateurs de Bohas se trouvent parfois obligés de faire disparaître une négation malvenue pour redresser le sens d'une phrase qui, à la base, est affirmative. Comme dans les exemples suivants :

” فقال له انك مفنا لا ترك ما لا يفنا و مشيت الى ما لا يفنا”

” فقال له : انك تفنى لأنك تركت ما لا يفنى ، و مشيت الى ما يفنى.”

قال لان الذهب و الفضة و ساير المتاع في الدنيا من انالهما يوديان الى كره
” طلب البعيد اللذان لا يبقى”

قال : لأن الذهب و الفضة و سائر المتاع في الدنيا من نالهما، يؤديان به الى
”كره طلب البعيد الذي يبقى.”

Un autre cas de figure assez intéressant se présente dans le fait d'avoir à rectifier une erreur discrètement "voilée" ; nous entendons par ceci les erreurs qui peuvent passer inaperçues parce qu'elles sont simplement confondues avec une occurrence ordinairement acceptable si l'on ne prête pas assez d'attention au contexte. Nous citons ici, à titre d'exemple, la confusion qui peut naître d'une simple faute d'orthographe. Voici un exemple :

” قال لهم لا تحدثوني بما وجدتموا عليه ءابوكم”

" قال لهم : ألا تحدثوني بما وجدتم عليه اباؤكم؟"

Comme le montre bien cet exemple, interrogation et négation sont embrouillées en raison de l'égarement d'une seule lettre (أ). C'est une fois de plus le contexte immédiat qui aide les traducteurs à y voir plus clair et à trancher sur la correction à apporter. Aussi simple qu'elle puisse apparaître, cette correction a pour conséquence la réduction de la complexité et du chaos du texte original.

7. Reverbaliser en langue source :

Toujours dans la même stratégie d'homogénéisation, reconstituer un manuscrit pour le rendre conforme à l'édition signifie, pour Bohas et ses collaborateurs, le remanier sur le plan stylistique ; notamment à la suite de cette myriade d'opérations pratiquées en vue de traiter sa rugosité. À ce stade-là, intervenir sur l'élocution – dans ce qui ressemble à un ultime lissage – est une façon d'optimiser les propriétés qualitatives du texte source. Voici dans ce qui suit quelques exemples de reformulation tirés au texte:

Manuscrit originel	Interprétation
1/ و يتراحمون بعضهم بعضا	و يتراحمون فيما بينهم.
2/ وهى صلبة بالبصر في ظلمة	وهي حديدة البصر في الظلمة.
3/ فيعطي الله الطريق البعيد المسافة بقدرته تعالى	فيهديهم الله الى الطريق البعيد المسافة بقدرته تعالى.
4/ فأرادوا فسجدوا له لشدة الفرح فابا من ذلك و قال لهم وجوب السجود لله	فأرادوا السجود له لشدة الفرح، فأبى ذلك، و قال لهم : وجوب السجود لله.
5/ قال له اعلم يا لبور و لا ينبغي للملك ان تورث أصحابه بعد ان فنا كلها	قال له: اعلم يا لبور أنه ما ينبغي للملك أن يورث نفسه على أصحابه في الموت.
6/ فكان ذلك أول بلد قبطي يحكمه ملك مصري.	فكان ذلك أول بلد قبطي يحكمه ملك مصري.
7/ فقد حضرنا في الطواف الدنيا	فقد طفنا في الدنيا.

En examinant l'original et en le comparant avec l'interprétation élaborée par les traducteurs, on se rend compte qu'ils ont fait appel à divers procédés de verbalisation afin de pratiquer quelques variations à plusieurs niveaux ; notamment des variations lexicales (mots et locutions synonymiques ou quasiment), des variations morphosyntaxiques (telles que: relativisation, adjectivisation, apposition, nominalisation, etc.), quelques modulations de visée rhétorique et parfois même des variations de registre et niveau de langue.

Ainsi, en adoptant une telle posture active, le traducteur s'est fait en premier lieu rédacteur. Par l'ennoblissement du langage effrité, par la redistribution des fragments épars, par la reformulation des éléments estimés problématiques, l'équipe de travail réussit à atténuer l'hybridité du manuscrit, à en normaliser la grammaticalité et à en optimiser l'acceptabilité ; tout en conservant raisonnablement l'esprit. À vrai dire, en termes de traduction, on oserait croire que presque la moitié du travail est déjà accomplie.

Le Processus :

À vrai dire, en retravaillant le texte du manuscrit avant la traduction, le traducteur n'agit pas seulement dans le but de le rendre publiable ; mais il y a là aussi, sous-jacente, cette volonté inconsciente de réduire son intraduisibilité. Une intraduisibilité certes exceptionnelle elle-aussi, à l'image du texte qu'elle qualifie ; puisqu'elle

n'est pas due à une difficulté poussée à l'extrême ou en l'absence d'un équivalent dans la langue/culture d'arrivée mais à la nature même de l'œuvre qui – pour utiliser les termes de Berman – porte en elle-même un "noyau d'intraduisibilité"³⁸ : son hybridité. *Le roman d'Alexandre* est une œuvre qui se laisse traduire mais pas dans l'état immédiat dans lequel elle se présente. Ce ne sont point ses mots qui résistent à la traduction mais ses caractéristiques qui sont autant d'appels à l'homogénéisation. Ainsi, cette sorte de traduction intralinguale qui intervient avant la traduction interlinguale participe au gommage de l'hétérogénéité énonciative et discursive de l'original. Or, après moult remaniements, transformations, ajustements et substitutions, il est légitime de se demander si le processus traductif connaîtrait lui-aussi une métamorphose manifeste.

En glissant ses pas dans les pas du scripteur du manuscrit, le traducteur décide d'aller dans le sens de la découverte d'une nouvelle pratique traduisante. Une nouvelle pratique qui serait moins impliable et plus libre et permissive. Celle-ci n'est pas exclusivement mise à l'épreuve par Bohas et ses collaborateurs, mais elle est devenue l'apanage de tout traducteur à l'heure actuelle. Michael Holman fait état de ce tournant en soulignant que : « *The role of the translator has changed from that of a faithful reproducer to an inventive interventionist.* »³⁹

³⁸ Berman, A., *L'Âge de la traduction*, *Op.cit.*, p 19.

³⁹ Jean Boase-Beier & Michael Holman, *The Practices of Literary Translation : Constraints and Creativity*. St. Jérôme Publishing, 1999, p14. "Le rôle du traducteur a changé de celui d'un reproducteur fidèle à un interventionniste inventif."

Partageant absolument l'opinion de Holman, nous nous arrêterons, dans cette deuxième partie de notre étude, aux plans où l'intervention de Bohas traducteur et de son équipe se fait le plus ressentir. Ainsi, trois subdivisions structureront notre analyse.

A) *Péritexte*

Dans ce projet exceptionnel où une phase préparatoire vient frayer le chemin en faveur de l'accessibilité de l'œuvre, il est normal de voir la visibilité du traducteur relativement réduite au moment du transfert. À ce stade, son empreinte se fait le plus ressentir au seuil du texte ; "*cet accompagnement d'ampleur et d'allure variables*" baptisé paratexte par Gérard Genette en 1981. La force illocutoire, qu'attribue Genette plus tard à cet espace, en fait un appareil très fonctionnel pour tout traducteur avisé.

Décidemment, Bohas et son équipe ont su tirer le maximum de profit du paratexte. Il faut avouer qu'il n'est pas si courant de voir une traduction soutenue par autant d'"étayage"⁴⁰. Les éléments qui ont été le plus exploités par les traducteurs du *Roman d'Alexandre* relèvent du péritexte. Commençons par l'ordre naturel des choses :

➤ *Titres :*

Identité de l'œuvre⁴¹ et premier miroir de son contenu, le titre du *roman d'Alexandre* représente un concentré de problèmes par le simple fait de son

⁴⁰ Berman appelle "étayage de la traduction" tous les paratextes qui viennent la soutenir.

⁴¹ Jouve, Vincent, *La poésie du roman*. Paris : Armand Colin, 2007, p.10.

inexistence : le manuscrit original se présente sans titre. Toujours fidèle à sa stratégie, notre traducteur semble opter essentiellement pour la compensation des éléments manquants. Et comme il s'agit d'une édition bilingue, il se trouve amené à forger un titre dans la langue originale du manuscrit avant d'en assurer le transfert en langue cible. À vrai dire, la singularité du manuscrit en question impose une façon d'agir privilégiant le renseignement et la précision quitte à glisser un peu vers la prolixité. Ainsi, figurant sur le dos de couverture, le titre en arabe s'étale sur trois lignes : la première annonce directement et explicitement le thème du texte, tandis que la deuxième et la troisième apportent des précisions autour des origines et du lieu d'où sort l'histoire racontée. Voici comment se présente le titre en arabe :

قصة ذي القرنين

حسب مخطوطة مكتبة مما حيدرة

[تمبكتو]

Clair, simple et précis, ce titre est l'équivalent en français de :

L'histoire du Bicornu

D'après le manuscrit de la bibliothèque Mamma Haïdara

[Tombouctou]

Or, le lecteur – et spécialement le lecteur connaisseur des deux langues de l'édition – est un peu déconcerté par le titre sur la première de couverture et que voici :

Le roman d'Alexandre à Tombouctou :

Histoire du Bicornu

Le manuscrit interrompu

Un certain décalage est à noter entre les deux titres. Au moment où le titre en arabe met l'accent sur le support et le lieu de sa découverte et consultation, le titre traduit avance comme seul repère le nom de la ville où le manuscrit est découvert. Le nom du lieu de consultation (Bibliothèque Mamma Haïdara) est complètement omis pendant que le type du support (manuscrit) ainsi que le rapide descriptif de son état (interrompu) est relégué au troisième plan. Au second plan, à la place réservée normalement au sous-titre figure l'élément constituant le titre principal en arabe et le thème central : « *histoire du Bicornu* ». Jusqu'ici, tout reste dans les limites de modifications inhérentes à l'opération de transfert. En revanche, le titre principal représente un effet de surprise garanti : « *Le roman d'Alexandre à Tombouctou.* ». Le type de choix susceptible de modifier le contrat de lecture et l'horizon d'attente des lecteurs. À l'origine de ce choix, se trouve sans aucun doute une ferme volonté de se conformer à l'exigence du contexte culturel de réception. Mais ce choix, effectué par les traducteurs ou imposé par une nécessité éditoriale (en rapport direct avec *la fonction séductive*⁴² d'un titre), est l'indice d'une grande liberté de la part du traducteur qui s'aventure à trancher sur une question qui se discute encore. En évoquant le nom d'Alexandre côte à côte avec l'appellation de Dhûl Qarnayn, le traducteur prend position. Mettre les deux noms à pied d'égalité dans le même titre c'est prendre pour acquis l'unicité des deux figures. La subjectivité qui

⁴² Genette, Gérard, *Seuils*, Paris : Seuil, 1987, p 89.

émane d'un tel geste choqué, bien entendu, en dépassant les limites de la visibilité prêchée par Venutti.

Motivé par l'absence d'une version arabe relatant la vie du grand conquérant face à un massif foisonnant des romans d'Alexandre dans l'Occident médiéval, traducteur et éditeur s'empressent de se réjouir de ce qu'ils intitulent « *l'invention du Bicornu* »⁴³.

Toutefois, il est à noter que ce rapprochement entre les deux figures n'est pratiqué que dans l'espace du titre principal et des titres courants dans le volet consacré à la traduction où l'entête de la page de gauche est occupé par « *le roman d'Alexandre* » tandis que celle de droite est réservée à « *Histoire du Bicornu* ». Soulignons au passage que les titres courants de la partie consacrée aux deux textes arabes ne portent que le titre choisi initialement pour le manuscrit arabe. Aucune mention d'Alexandre n'y est faite.

Nécessité éditoriale ou visibilité prononcée du traducteur, cet intéressant écart entre les titres d'un même ouvrage témoigne certes de l'usage exceptionnel qui est fait du périphrase pour ce cas de traduction.

➤ *Épigraphe :*

Assurément, Bohas ne manque pas une occasion pour embellir le texte ; ou plus précisément pour que la façon dont celui-ci est présenté soit teintée d'une élégance digne de la valeur du manuscrit. Pour cette fin, quoi de

⁴³ C'est le titre qu'ils donnent à la préface du livre avec une note précisant : « Au sens de trouver, de découvrir une chose qui existe mais jusque-là inconnue ». Synonyme : découverte.

plus éloquent que la sagesse de la tradition ? Bohas choisit de faire occuper la deuxième page de garde par un superbe proverbe soudanais, très révélateur, en guise d'épigraphe. Un coup de maître puisqu'il devient incontournable par son emplacement hautement stratégique, sollicitant d'emblée l'œil du lecteur en lui donnant un avant-goût de ce qu'il va lire. Les rapports étroits qui lient cette épigraphe au contenu du livre jouent aussi, sans conteste, en faveur de sa réception.

Toutefois, l'épigrapheur est assez malin pour avoir choisi de mettre en exergue une épigraphe anonyme à l'image du texte objet de sa traduction. L'anonymat est certes un cas récurrent en matière d'épigraphe sauf que, comme le souligne Genette, « *le simple lecteur, lorsqu'il n'est pas aidé par quelque note éditoriale, reste le plus souvent dans une incertitude voulue par l'épigrapheur, et livré à ses conjectures.* » Dans le cas du roman *d'Alexandre*, cette incertitude est, sûrement, voulue mais loin de vouloir ménager un effet de suspense. Il s'agit là aussi d'un rewording assez intéressant puisqu'il passe inaperçu pour les non connaisseurs du proverbe originel et comme un clin d'œil pour les connaisseurs. Dans les deux cas, la charge symbolique reste intacte. Voici les deux textes :

« *Le sel vient du Nord, l'or vient du Sud, l'argent vient du pays des Blancs, mais la parole de Dieu, les choses, les contes jolis, on ne les trouve qu'à Tombouctou.* » (Proverbe soudanais)

« *Le sel vient du Nord, l'or du Sud, l'argent du pays des Blancs, mais la parole de Dieu, les choses saintes et les belles histoires ne se trouvent qu'à Tombouctou.* » (Version retouchée par l'épigrapheur).

Omissions, ajouts, substitution et reformulation. Les procédés sont les mêmes, ainsi l'objectif : rendre le texte clair, correct et intéressant. Des quatre fonctions⁴⁴ de l'épigraphe qui ont été recensées par Genette dans *Seuils*, trois sont remplies par l'épigraphe choisie par Bohas. Seule la quatrième liée à l'effet de caution garanti par l'identité de l'épigraphe ne peut s'appliquer au cas étudié. Pour autant, on serait tenté de rajouter une cinquième fonction, qui resterait peut-être rare mais assez plausible. L'épigraphe sert aussi – du moins dans le cas étudié – à conférer au texte une certaine crédibilité qui est, de toute évidence, la bienvenue compte tenu de l'état d'incertitude qui plane autour de la présentation de ce manuscrit : auteur anonyme, source inconnue, texte interrompu, ...etc. Un proverbe de la même culture, chargé d'un message qui rejoint pertinemment celui du texte, plaiderait incontestablement en faveur du travail qu'il illustre. En lisant ces deux lignes avant d'attaquer le texte même, le lecteur est préparé à avoir affaire à une " belle histoire" ayant trait aux "choses saintes" et à la révélation. De plus, il ne faut pas ignorer la force persuasive que dégage l'exclusivité de "*ne se trouvent qu'à Tombouctou*". Celle-ci, *in fine*, ne laisse aucune place au doute à propos de l'originalité du document à suivre.

⁴⁴ La première est celle de commentaire, non du texte, mais du titre de l'œuvre. C'est la deuxième qui consiste en un commentaire du texte. La troisième fonction est celle de servir de caution indirecte apportée par l'auteur de la citation ; dans ce cas précis, c'est l'identité seule de l'auteur qui importe. La quatrième et dernière fonction de l'épigraphe est résumée par ce que Genette appelle « l'effet – épigraphe », autrement dit « *La présence ou l'absence d'épigraphe signe à elle seule, à quelques fractions d'erreur près, l'époque, le genre ou la tendance d'un écrit* » (*Seuils*, 148).

➤ *Table des matières :*

En évoquant ici la table des matières, on entend, à coup sûr, montrer une des pratiques péritextuelles mises en œuvre par le traducteur sans parler du fait textuel qui l'aurait générée. En d'autres termes, la table du *roman d'Alexandre* se veut le reflet d'une autre pratique sur laquelle nous reviendrons dans l'analyse des pratiques textuelles. Contentons-nous à présent de mettre en relief l'usage qu'en font nos traducteurs.

Selon Genette, lorsqu'elle se trouve en tête du livre – à la manière anglo-américaine – la table des matières n'est rien d'autre qu'un instrument d'annonce. Dans *Le roman d'Alexandre*, elle sert non seulement à annoncer mais aussi à organiser. Non content de présenter un récit qui ignore tout découpage, Bohas invente un découpage fondé et a le courage de l'insérer en début de volume. En fait, nous parlons de courage étant donné que la table des matières n'est pas un élément typique du genre romanesque, mais nous présumons que Bohas a choisi de l'inclure dans le volet consacré à la traduction française pour mieux illustrer l'"ordre" qu'il a mis dans la structure du récit lors du transfert. Une deuxième raison non négligeable aussi ; puisqu'il s'agit d'une édition savante, est le fait de vouloir s'adresser aux chercheurs qui auraient ainsi la possibilité d'examiner la structure totale de l'ouvrage en même temps que d'avoir un aperçu des thèmes abordés ; chose qui faciliterait toute recherche ciblée autour d'une question précise.

La table du roman d'Alexandre contient les titres de la préface et d'une grande partie subdivisée en trente-quatre rubriques ou chapitres, recensant les épisodes du

périple relaté dans le roman. Curieusement, aucune allusion n'est faite aux folios du manuscrit.

➤ *Double préface :*

Si, dans *le roman d'Alexandre*, certains éléments périertextuels posent problème et représentent une transgression notable comme le titre, d'autres se veulent éclairants pour les lecteurs du roman ; tel est le cas des discours liminaires (préliminaire et postliminaire). Ils y sont plusieurs : une postface et deux préfaces de statuts d'énonciation différents ; l'une auctoriale tandis que l'autre est allographe. La dualité peut être légitimée par l'ampleur du projet ainsi que par le fait que « *la production préfacielle est étroitement liée à la pratique humaniste d'édition et de traduction* », comme le rappelle Genette.

Dans *le roman d'Alexandre*, l'appareil préfaciel est donc doté de deux emplacements : en tête de chaque grande section (l'original et la traduction). Dans la première section ; celle de l'original et son interprétation, la préface est en langue arabe et se trouve signalée par une déclaration générique ; à savoir l'équivalent arabe du segment « Avant-propos ». Elle n'est pas signée. Avant la traduction, la préface est en langue française, elle est signalée par un titre : « *l'invention du Bicornu* », et cette fois-ci elle est signée Georges Bohas.

Supposer un rapport d'équivalence entre les deux serait presque légitime mais il n'en est pas question : l'une n'est point la traduction de l'autre. Disent-elles néanmoins la même chose ? C'est ce qu'on verra par la suite. Mais si l'on doit donner ici une réponse rapide et affirmative, ce serait confirmer que les deux préfaciers avaient la

conviction qu' « *Il est parfois utile d'avertir le lecteur, toujours par voie de préface de l'ordre adopté dans le livre qui suit.* » (Genette, 1987: 202)

D'office, il est clair que les deux préfaces se rejoignent, à quelques différences près, sur certaines fonctions qu'elles remplissent. Toutes deux ont, par exemple, comme premier objectif de guider le lecteur. Pour ce faire, les préfaciers veillent à mettre ce dernier en possession d'informations qu'ils jugent nécessaires à une bonne lecture. Ainsi, les deux préfaces se font écho lorsque leurs auteurs évoquent les références consultées et sites explorés dans le but de s'acquitter de leur tâche. Tous deux s'appliquent aussi à faire l'exposé de leurs méthodes et à définir leurs mécanismes de travail. En exposant en toute minutie les circonstances de sa création (que ce soit édition, interprétation ou traduction), chacun d'eux se fait de son côté le cicérone de son œuvre.

De plus, les deux préfaciers ne manquent de tenir compte de la plus importante des fonctions d'une préface, selon Genette, à savoir : la déclaration d'intention. Nous lisons de part et d'autre :

و لإخراج النص في حلة تلائم المتواضع عليه حالياً قد قمنا ببعض
"التعديلات"

« *Notre objectif est de mettre à la disposition du lecteur une traduction du roman en lui donnant néanmoins en note des suggestions de comparaison ou de rapprochement.* »

Ce "voici ce que j'ai voulu faire"⁴⁵ laisse voir une ambition affirmée dans la performance traductive (et

⁴⁵ Le terme est employé par Genette dans *Seuils* (p. 207).

prétraductive) et finit par être perçue comme preuve affichée de qualité et de sérieux.

Pour ce qui est des différences, la préface en langue arabe se veut moins prolixe ; son auteur ne s'occupe que de décrire d'une manière concise le travail éditorial effectué sur le manuscrit et les modifications apportées suite à la consultation des références. En fait, en lisant ce court texte tout en ayant en tête la répartition des rôles déjà éclairée par Bohas, on n'éprouve point de difficulté à deviner l'identité du préfacier arabe : il s'agit très probablement d'Ahyaf Sinno qui s'est occupé de l'interprétation du manuscrit en arabe standard.

Plus générale, la préface en langue française est, si l'on applique les critères de Genette, une vraie préface originale⁴⁶. Après avoir mentionné les circonstances de découverte du manuscrit et décrit son rapport au texte, Bohas y évoque toutes les phases du travail : le génétique, l'éditorial et le traductif. Rien n'échappe à sa plume, au contraire il rajoute même des précisions sur le travail d'interprétation qui auraient dû figurer dans la préface du scripteur. Ce faisant, il ne manque pas de faire l'ancrage du texte dans la culture d'origine en le comparant – puisqu'il fait le rapprochement – avec les versions occidentales du roman d'Alexandre. Une initiative qui fait, sans doute, office de "contrat de véridicité" et qui permet, par conséquent, de valoriser le sujet. Ainsi, le texte de la préface débute volontiers par une insistance sur l'originalité, l'importance et la rareté du manuscrit objet de la traduction :

⁴⁶ « La préface originale peut informer le lecteur sur l'origine de l'œuvre sur les circonstances de sa rédaction, sur les étapes de sa genèse. » (*Ibid.*, p. 195).

« *J'étais donc tombé, par le plus grand des hasards, sur une version arabe du Roman d'Alexandre (...) on devine l'intérêt que suscita en moi cette découverte. J'ai beau chercher dans les bibliothèques de Tombouctou, je n'ai pas trouvé de trace d'un manuscrit analogue.* »(P.11)

Par la suite, donner des informations sur le traitement et les étapes de conception, rédaction et traduction est un subtil appareil de persuasion et de valorisation du traitement en toute modestie " *sans indisposer le lecteur par une valorisation trop immodeste, ou simplement trop visible.* " (Genette, 1987: p 194).

Plus conforme au topos de modestie et plus efficace à bien des égards est l'attitude codifiée par la rhétorique classique et intitulée " *paratonnerre*"⁴⁷. Elle est ainsi expliquée par Genette :

« *Face à l'importance de son thème, parfois exagérée au-delà de toute mesure, l'orateur plaidait son incapacité à le traiter avec tout le talent nécessaire (...) c'est là, surtout, la plus sûre façon de prévenir les critiques, c'est-à-dire de les neutraliser, voire de les empêcher en prenant les devants* » (p193)

En effet, fournir une traduction qui se veut à la hauteur d'un manuscrit d'une telle valeur historique – et représentant à la fois la particularité d'être unique et l'inconvénient d'être interrompu – n'est point une chose simple. Conscient des critiques et des oppositions que son entreprise ne manquera pas de susciter, et résistant à l'idée de plaider son incapacité devant un tel texte monstre, le préfacier du *Roman d'Alexandre* se soucie d'avancer des justifications pour quelques pratiques ; chose qui dénote

⁴⁷ La notion est reprise par Genette dans *Seuils*.

un sens de responsabilité et une anxiété à peine masquée. Ces arguments font du reste voir l'effort considérable fourni par l'équipe pour prendre le taureau par les cornes et, partant, le crédit que mérite la traduction présentée.

Par ailleurs, pour mieux appâter et amadouer son lecteur *in fine*, Bohas n'hésite pas à faire de sa préface un espace de recommandations en proposant de nouvelles perspectives de recherche : «*il serait certainement passionnant d'entreprendre une étude des diverses versions occidentales du Roman d'Alexandre en comparant les manuscrits qu'a utilisés Zuwiyya, les manuscrits de Rabat et le manuscrit de Tombouctou(...).* »(p.13)

➤ *Notes de traducteur :*

Un autre lieu de surgissement de la voix propre du traducteur ; l'espace par excellence où il peut pratiquer la justification est la note infrapaginale. Le cas des notes du *Roman d'Alexandre* rappelle tout de suite à l'esprit la logique de Ladmiral qui souligne le rapport direct entre cet élément paratextuel et l'omniprésence du traducteur.

«*Elle (la note) révèle au grand jour que la "disparition illocutoire du traducteur" n'est qu'un leurre, que le traducteur ne s'efface jamais derrière l'auteur, mais qu'il imprime au contraire le texte de sa subjectivité et des présupposés du contexte socioculturel dans lequel il évolue.* » (Ladmiral, 1994 : 230)

En matière de prédominance, décidément, Bohas est un traducteur qui prend ses aises avec le texte. Il fait un large usage des notes et décide – en dépit de l'abondance des commentaires à émettre sur les deux grandes instances

du projet – d’amalgamer le tout pour en faire un seul corps accompagnant la traduction française afin d’éviter les répétitions : « *Il nous a paru inutile de répéter dans des notes de l’édition ce que nous disons dans les notes de la traduction.* » (Préface *Roman d’Alexandre* p. 13). Elles sont donc nombreuses et couvrent divers sujets. Une bonne partie se veut le reflet du travail de vérification effectué en phase prétraductive.

Sur l’ensemble de quatre-vingt-deux pages, Bohas émaille sa traduction de cent soixante-deux notes infrapaginales. Certes, la singularité du thème et le statut primitif de l’original imposent cette densité. Bohas fait lui-même état de la complexité de la situation et de la difficulté d’ordre éditorial que cela aurait pu engendrer dans sa préface : « *le problème était le suivant : si l’on édite le manuscrit de manière standard en corrigeant les fautes et en tentant de combler les lacunes en note, on aboutit à une catastrophe. En effet, pour trois lignes de texte on peut avoir jusqu’à trente notes.* » (p.12)

Il a donc fait de son mieux pour contrecarrer cet achoppement en procédant de cette manière novatrice précédemment étudiée dans la première partie. Bref, l’abondance des notes était le moindre mal.

S’ils ne sont point pour prévenir une déperdition ou combler un déficit quelconque séparant le texte cible du texte source, comme est le plus souvent le cas, à quoi servent donc ces renvois périphériques ?

En réalité, loin d’être métapraxique, soulignant un défaut, une incapacité face à des difficultés rencontrées ou une impossibilité de traduire, la note de Bohas est vectrice d’un savoir encyclopédique autour du sujet. Des commentaires historiques, linguistiques et littéraires y sont apportés, des renvois intertextuels proposés et des

prises de positions affichées. S'y trouvent donc affirmés d'autres rôles joués par le traducteur pour s'acquitter de sa tâche ; à savoir le rôle de commentateur et celui, aussi important, de raisonneur.

La note est à ce moment-là une zone dialectique où foisonnent plusieurs catégories :

- Notes qui renvoient à de nombreux ouvrages sur l'Histoire d'Alexandre et du Bicornu. Des confrontations sont faites avec un nombre considérable de sources toujours dans le but d'établir des rapports d'analogie de part et d'autre avec le manuscrit original et les versions occidentales du *Roman d'Alexandre*. Preuve indéniable de la recherche raffinée qu'entreprend Bohas pour traduire, cette catégorie est la plus importante non seulement parce qu'elle met en relief l'aspect encyclopédique de son approche mais parce qu'elle dévoile également son parti pris en ce qui concerne la question de l'identité du Bicornu.
- Notes contribuant à accroître le réalisme historique et géographique de l'aventure du personnage central en apportant des précisions sur les échelles du périple.
- Notes portant sur les noms propres : vérification, rapprochement, identification et justification de la solution soit par normalisation ou emprunt.
- Notes apportant des informations sur des personnages historiques ou religieux évoqués sans éclaircissement dans le corps du texte.
- Notes explicatives fournissant des définitions pour quelques éléments de *realia*⁴⁸ ainsi que des

⁴⁸ Plus précisément de la culture arabo-musulmane.

emprunts, et simplifiant ainsi la compréhension de ce que le lecteur aurait pu trouver difficile ou inconcevable.

Normalement employé pour remédier à ce qui est susceptible d'entraîner une perte dans le texte cible – ou ce que les grands théoriciens ont nommé respectivement: « entropie » (Ladmiral, 1994 : 18), « défektivité » (Berman, 1995 :41), ou encore « inachèvement » (Derrida, 1987 : 203) – ce dispositif d'émargement est tout autrement ici la solution à l'inachèvement de l'original.

Produisant de la connaissance plus que du sens, les notes infrapaginales du *Roman d'Alexandre* s'accommodent bien de l'édition critique à caractère scientifique où elles apparaissent et assurent un caractère érudit à la traduction présentée.

➤ *Postface :*

D'après Genette, en dépit du fait qu'elle soit – d'un point de vue pragmatique – d'une efficacité beaucoup plus faible que la préface⁴⁹, la postface est certes une lecture plus logique et plus pertinente vu qu'elle s'adresse à un lecteur non plus potentiel mais effectif. Dans *le roman d'Alexandre*, un petit texte de quatorze lignes faisant office de postface a particulièrement attiré notre attention. Introduit directement à la suite de la traduction sans titre, ni espacement par rapport au texte traduit, un paragraphe en italique et en taille de police différente intercepte par l'écart qu'il marque quant à ce qui le précède. On s'aperçoit d'emblée qu'il n'est pas signé (ni par Bohas ni

⁴⁹ Puisqu'elle ne peut exercer les deux fonctions cardinales de cette dernière : « *Retenir et guider le lecteur en lui expliquant pourquoi et comment il doit lire le texte.* » (Genette, 1987 : 219).

par l'un de ses associés). En fait, l'absence de signature n'est pas à elle seule la preuve que Bohas n'est pas le rédacteur de cette postface compte tenu que ce dernier est évoqué dans le texte à la troisième personne. Il s'agit donc d'une postface allographe ; très probablement éditoriale. Toutefois, ceci n'exclut guère l'hypothèse d'une *responsabilité partagée* (pour employer les termes de Genette) puisqu'un incident et des propos rattachés à Bohas y sont recueillis et rapportés. Par ailleurs, cette postface assure une fonction informative en expliquant au lecteur l'achèvement inattendu du manuscrit et en avançant même le remède pour cette interruption : un renvoi au Pseudo-Callisthène est recommandé afin de connaître la suite du périple et des rencontres du Bicornu. Par la suite, L'auteur du texte ne manque pas de formuler l'espoir de trouver un jour un autre manuscrit permettant de percer le mystère du Bicornu en dévoilant les circonstances de sa mort. Finalement, une note de sagesse est toujours la bienvenue pour clore ce genre de discours. Ainsi, se trouve évoquée la fameuse rencontre de Bohas avec le conteur damasquin à qui il exprime son désarroi devant la difficulté qu'il avait à reconstituer la fin du roman de Baybars, et qui pour le consoler puise dans la tradition orale et couronne leur échange par les mots suivants :

« *C'est normal, car nous les conteurs nous redoutons toujours et nous évitons le plus souvent de raconter la toute dernière partie, car on croit que celui qui la raconte va mourir [...]* » (postface, p.96)

B) Texte

À la première lecture de cette édition et de sa traduction, nous avons remarqué que le mot d'ordre était la différence ! Un important décalage entre le texte du manuscrit et le texte édité est répertorié, mais aussi un autre décalage, non moins important, entre l'édité et le traduit se fait ressentir. Bohas et ses collaborateurs procèdent à un nombre de manœuvres pour réorganiser le texte. Nous les passerons rapidement en revue avant d'attaquer quelques positions traductives prises par l'équipe et qui ont, pour une raison ou pour une autre, retenu notre attention.

➤ *L'organisation structurelle :*

Organisation du récit

Le souci de cohérence peut aller si loin que le traducteur décide d'apporter d'importants changements au texte, dans ce qu'il a de plus formel : son organisation interne. Le passage d'un manuscrit hétéroclite à un texte corrigé, édité et traduit suppose naturellement une si grande intervention. Le fait que le manuscrit ne comporte aucune forme de découpage - ni intertitres, ni division en chapitres, ni même numérotation de folios; bref tout cet appareil qui assure normalement l'organisation interne du texte - rend son maniement peu commode.

Or, quoi de plus aléatoire, sinon périlleux, que l'effort d'inventer un découpage logique au niveau des grands blocs narratifs du manuscrit en question. Bohas aurait pu se laisser guider par les débuts et fins des folios comme dans la version arabe, mais une vraie transformation s'opère ici pour tourner le manuscrit en un

vrai roman, découpé comme un récit romanesque et non plus comme un document génétique. Pour ce faire, Bohas choisit ingénieusement de suivre le cheminement du héros qui scande les différents épisodes de l'histoire. L'unité de cette dernière est donnée par **un itinéraire** suivi et une dynamique de la **transmission d'un savoir**. S'ensuit une longue quête et une série de confrontations entre des maîtres et un disciple. La division pratiquée ne semble donc pas relever du hasard car chacun des sections créées relate une étape particulière du périple sur lequel le roman est bâti.

Une division en chapitres est alors opérée directement sur le texte traduit. Les soixante-douze folios initiaux deviennent trente-quatre courts chapitres, de longueur presque égale, à quelques petites différences près. Les trois chapitres les plus longs sont : celui de la rencontre du Bicornu avec des gens vertueux et ceux de ses victoires sur les rois de Perse et des Indiens (Darius et Labour). Chaque chapitre est centré autour d'un élément précis : un portrait, un événement, un lieu visité, une découverte ou une rencontre. Les débuts de chaque chapitre sont signalés par des intertitres.

Les transitions d'un chapitre à l'autre sont souvent ménagées soit par des connecteurs temporels déjà existants dans le texte, soit par des échelons d'un enchaînement logique (fin d'une rencontre, déplacement, rebondissement, ...etc.). À l'intérieur de ces subdivisions est gardée, tout de même, l'indication du foliotage principal de façon à ce qu'un chercheur spécialisé en génétique ou un lecteur bilingue puisse se retrouver là-dedans et repérer chaque début d'un nouveau folio. Ces indications des numéros de folios, placés entre crochets à

l'intérieur du texte, n'empêchent nullement le cours de la nouvelle trame : les coupures surviennent à n'importe quel endroit du folio pour débiter ou clore un chapitre, même si quelques lignes séparent les débuts et fins de part et d'autre. Un nouveau titre de chapitre est souvent introduit au bout d'un paragraphe voire d'une phrase d'un folio, ou inversement quand il manque une seule phrase avant la fin de celui-ci. Une seule fois sur trente-quatre, début de chapitre et début de folio coïncident.

Il convient, néanmoins, de préciser que cette division inventée ne motive aucunement le déplacement des unités du récit. L'enjeu était de montrer le texte tel qu'il devrait être ; c'est – à – dire tel qu'il est censé être conformément à la norme. Le découpage qui porte, selon toute apparence, sur l'organisation structurelle dépasse, en réalité, la simple question de division visant à restituer à la narration rythme et cohésion. Retrouver le bon découpage des folios, c'est, par ricochets, retrouver et prouver la régularité de l'histoire relatée ; c'est montrer qu'elle a été écrite et composée en conformité avec une progression logique.

En fait, Il s'est toujours agi pour notre traducteur de rendre sensible la régularité du texte. Le découpage est, dès lors, pratiqué dans la même logique qui prévaut à l'action prétraductive. De plus, il nous semble emblématique du *skopos* général qui consiste à rendre le manuscrit « pur », « clair » et « beau », au risque de le réinventer.

Ainsi, après avoir établi la division du texte traduit en chapitres à intitulés, d'autres interventions

élaboratrices agissent à l'intérieur des chapitres, au niveau des séquences ou plus précisément des dialogues.

Organisation des dialogues

C'est à juste titre que Maurice Edgar Coindreau⁵⁰ déclare un jour : « *On juge un traducteur à ses dialogues* ». Le dialogue est parmi les parties du discours qui appelle beaucoup d'attention lors du transfert d'une langue à une autre ; en raison de l'utilité des fonctions qu'il remplit à l'intérieur d'un récit.

Rappelons ici que le manuscrit en étude représente un écrit qui repose essentiellement sur une certaine fiction de l'oralité. Les narrateurs/orateurs/personnages prennent la relève les uns des autres sans que le changement de voix soit visuellement ou stylistiquement marqué. Il se trouve donc dans ce manuscrit une hétérogénéité énonciative qui impose au traducteur de prendre position et d'agir dans un esprit d'homogénéisation. Ainsi, on relève, dans la traduction de Bohas, des tendances à normaliser la représentation du texte et, plus précisément, de tout ce qui touche à l'agencement des différentes voix intratextuelles.

À vrai dire, les dialogues revêtent une importance particulière dans le *Roman d'Alexandre* compte tenu du genre et type auxquels appartient le texte. Cette *Sira* relatant le périple hors commun du Bicornu – ses conquêtes, ses campagnes, ses victoires et surtout sa quête de la source de vie – est essentiellement bâtie sur la

⁵⁰ Gresset, M., *La traduction du dialogue dans deux nouvelles d'Hemingway*, in *Palimpsestes* n°1, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1987, p. 10.

conversation : la situation de quête d'un savoir impliquant nécessairement un mécanisme de question/réponse, et celle de conquête et combats entraînant forcément un contexte de pourparlers avec les ennemis. De ce fait, point d'exagération si l'on signale que les dialogues occupent plus que quatre-vingt pour cent du récit. Pas un seul des chapitres du roman n'est démuné d'un dialogue quelle qu'en soit la longueur. Sur les trente-quatre chapitres constituant le récit, au moins seize sont exclusivement consacrés à un long dialogue traçant un entretien ou une rencontre, tandis que dans quatorze autres chapitres une place considérable est occupée par des conversations plus ou moins longues.

Face à la difficulté qu'il y a à lire le manuscrit original – se présentant comme un bloc de texte continu – et à cette impression d'entremêlement de voix qui se complexifie par l'absence de ponctuation, Bohas recourt à des modalités d'agencement pour pallier à cet énorme défaut tirant sa gravité du volume de l'espace dialogique dans le roman.

La question de l'attribution à tel ou tel personnage de telle ou telle réplique ne pose pas problème puisqu'un seul indice signalant l'insertion d'un discours direct à l'intérieur du récit existe dans le manuscrit ; il s'agit des verbes introducteurs (d'ailleurs il n'y en a qu'un seul « قال » pour tous les interlocuteurs dans toutes les situations) permettant au moins de repérer le changement d'interlocuteurs et de ne pas perdre le fil de la conversation. Une fois ce "qui a dit quoi ?" défini, la tâche du traducteur se réduit ici à ajouter le reste des indices manquants : les deux points introduisant le dialogue, les

guillemets pour l'encadrer (l'ouvrir et le fermer) et les tirets à chaque changement de locuteur.

Par ailleurs, et contrairement à ce qui se trouve dans l'original, Bohas opte souvent pour un remplacement du verbe "dire" par d'autres verbes de parole plus précis qui donnent des renseignements sur les sentiments des personnages et leur façon de parler. Ces indications sont introduites sous la forme de propositions incises, insérées dans le dialogue.

En présentant ainsi un récit – simplement – mieux organisé, Bohas augmente efficacement sa lisibilité. Et s'il s'accorde une telle liberté avec le texte c'est parce que sa mission diffère nettement de toutes les autres. En d'autres termes, ce qui importe dans une telle situation de traduction c'est de garder le fond (contenu) de l'original pour le faire découvrir dans une forme qui sied (pas nécessairement la même que l'original).

➤ *Défis et choix culturels :*

Deux langues ne cartographient jamais leur monde de la même manière, soulignait George Steiner, dans *Errata*. D'où les défis linguistiques et culturels que doit affronter tout traducteur face à un texte donné, sachant qu'un transfert absolu n'est jamais, hélas, envisageable. Choisir un équivalent à des connotations intransférables littéralement, parce qu'en relation avec l'identité propre d'une nation, peut sembler une aventure incertaine et représenter de vraies impasses pour un traducteur. Nous examinerons dans ce qui suit quelques défis relevés par nos traducteurs ainsi que les choix qu'ils ont privilégiés.

Les noms propres :

Dans le roman d'Alexandre, l'onomastique constitue un sujet de première importance qui éclaire dans une large mesure la pratique de l'écriture de Bohas et sa logique traductive. Perçue « *comme signe sur les comportements et les marges de manœuvre des traducteurs* »⁵¹, la traduction des noms propres demeure un sujet à débat, voire à controverse. Ces éléments mettent à l'épreuve tout traducteur, et pourtant, l'absence de normalisation de leur transfert donne lieu à un état d'oscillation – entre la non traduction par report, la traduction sémantique, la traduction libre et l'adaptation par équivalence – qui se trouve à l'origine de nombreux choix traductionnels maladroits ou non homogènes.

L'importance de ce sujet vient du fait que le manuscrit en traduction représente un texte qui regorge d'un nombre non négligeable de noms propres de toutes sortes au fil des chapitres. La présence de cette constellation onomastique tout au long du récit s'explique bien sûr par l'intrigue qui y est développée. Tout comme les dialogues, les noms propres constituent un élément de base dans une narration relatant un périple marqué de descriptions d'espaces géographiques et lieux surnaturels, ainsi que de rencontres avec une myriade de personnages. On y retrouve donc des noms propres appartenant à presque tous les types de noms propres référencés dans la classification de Bauer (1998 : 53-59).

Sans vouloir entrer dans le débat sur la traductibilité et la traduisibilité ou non du nom propre, et loin d'être

⁵¹ Comme le signale Vassallo, Rose-Marie, dans son article « *Une Valentine pour le prof de maths ou l'arrière-plan culturel dans le livre pour enfants* », in *Palimpsestes*, N°11, 1998, p. 192.

partisan de l'un ou de l'autre penchant, nous nous arrêtons devant cette composante du texte examiné pour souligner l'importance d'un principe fort important en traduction quel que soit le traitement adopté ; à savoir : l'harmonisation.

Lorsqu'il décide de traduire le réseau onomastique d'une œuvre, un traducteur se trouve, par la suite, amené à choisir aussi le(s) procédé(s) approprié(s) pour assurer le transfert. Ce choix est fonction d'une opération d'identification de la nature et la fonction du nom à traduire tout en tenant compte de sa valeur socioculturelle dans la langue de départ. Encore faut-il savoir s'interdire toute intervention sporadique, rester fidèle à son choix du début jusqu'à la fin et agir suivant une logique harmonieuse elle-même dictée par le *skopos* de cette traduction.

En termes de méthode suivie, Bohas déclare en toute simplicité dans sa préface : « *Enfin, nous gardons l'orthographe des noms propres sauf lorsqu'il s'agit de personnages bien connus, comme Darius et Aristote, Gog et Magog, ou Noé que nous normalisons.* ». Bien connus ! Par qui ?! Le traitement du nom propre serait-il, en somme, régi par l'existence d'une connaissance partagée par le lecteur de la traduction ? On verra par la suite que ceci n'est pas le seul et le vrai critère.

Dans Le roman d'Alexandre, on a pu repérer les catégories de noms propres suivantes : anthroponymes, toponymes, anthropotoponymes, ethnonymes et qui subissent des traitements divers tout au long du récit.

D'une manière générale, l'onomastique – quelle que soit la catégorie du nom en question – s'avère opposer des résistances particulières à la traduction. Ceci est dû, par exemple, à des ambiguïtés référentielles. Tel est le cas

de certains **Ethnonymes** repérés ici et là dans le texte du manuscrit et que Bohas se contente de transcrire phonétiquement tantôt en ajoutant un déterminant (en cas d'absence d'information) pour souligner le fait qu'il s'agit d'un nom de peuple, comme dans les exemples suivants : Les Maris, Les Rasan, Les Achyar, Les Naqqach. Tantôt en avançant une note infrapaginale en cas de connaissance des origines ou même de doute ; tel est le cas de "Nuwayb" avancé sans déterminant dans le corps du texte et accompagné de la note suivante : "*Peut-être s'agit -il des Nubiens.*"

Ceci dit, certains ethnonymes sont simplement calqués sans plus ; tel est le cas d'un plus grand nombre. En voici quelques exemples : Saddan, Chada, Naqs, Yam, Min, Fars, Manis, Juwar, Aws, Abwabil. Pour le reste, il s'agit de peuples, dynasties ou civilisations bien connues et que Bohas choisit de traduire dans la langue de son lecteur. Tel est le cas de : Les Perses, les Turcs, les Grecs, les Tourjoumans, les Noirs, les Berbères, les Francs.

Il en va de même pour les **Toponymes** qui teintent l'œuvre de la dimension historique indispensable pour ce genre de romans d'aventure et lui confèrent ainsi une grande crédibilité. Le périple de Dhûl-Qarnayn laisse le texte parsemé d'un grand nombre de toponymes que Bohas traite de plusieurs façons :

1/ Lorsqu'il s'agit d'un lieu connu et sur lequel ne plane aucun doute, le toponyme est traduit dans la langue de la traduction ; comme par exemple : Le Maghreb, l'Andalousie, Andalous, Égypte, Orient, Occident, Babel, Chine, Yémen, La Mecque, Le Levant, Sind, Damas...etc.
2/ Un nombre non-négligeable de toponymes dont on ignore l'origine émaille ce manuscrit, par endroits, indéchiffrable. Toutefois, la tâche du traducteur est à cet

égard moins compliquée car – comme il s'agit d'un récit de voyages et d'aventures – les toponymes sont très souvent introduits soit par un substantif du genre : pays, ville, terre, vallée, rivage, île...etc., soit par un verbe comme partir vers, descendre à, se rendre vers.

3/ Un autre type de toponymes, sur lesquels les informations viennent d'une référence extérieure, existe dans le manuscrit. Ces éléments sont retranscrits phonétiquement et accompagnés de notes infrapaginales de toutes sortes :

- Une note explicative comme celle qui accompagne "Misr" à deux reprises dans le texte (p.25) et (p.79) et dont voici le contenu : [l'Égypte ou sa capitale] et dans une autre occurrence [Rappelons qu'il s'agit de l'Égypte ou de sa capitale].
- Une note informative comme celle qui accompagne par exemple "Tabaristan" et qui établit le rapport avec le nom actuel de la ville : [Aujourd'hui le Mazandaran, au bord de la mer Caspienne].
- Une note rectificative : Tel est le cas des notes qui apportent une correction à une faute d'orthographe touchant un nom de lieu. Ex : "Barbarsa" corrigé dans la note [Sans doute Jabarsa].
- Une note spéculative : le genre de note à travers lequel le traducteur exprime son tâtonnement en établissant des rapprochements qui lui sont propres. Tel est le cas, par exemple, de "Mouqya" suivi de la note [peut-être le Maroc].
- Une note de renvoi : À travers laquelle le traducteur établit un rapport entre un toponyme quelconque cité dans le manuscrit et un endroit cité ou même décrit dans une référence extérieure de première

importance comme le Coran ou aussi Zuwiyya.⁵² Ceci est le cas de "Qadouma" annoté comme suit : [Zuwiyya à la page 120 propose de lire : Maqadounya.], et aussi de "Abtah" accompagné de la note suivante : [Fond de la vallée de la Mecque, allusion à la sourate Ibrahim, 37.]

Il existe un autre type de noms propres dont on ne retrouve qu'un seul exemple dans le texte traduit mais qui tire son importance du rapport que le traducteur s'efforce d'établir avec le personnage central du manuscrit. Nous parlons ici du cas de l'**Anthropotoponyme**.⁵³ Et tout spécialement de la ville d'Alexandrie. Le transfert de cet anthropotoponyme dans la traduction proposée par Bohas est la preuve indéniable de l'état de tâtonnement que connaît le traducteur s'efforçant, à tout prix, de rapprocher les deux figures (Alexandre le Grand et Dhûl-Qarnayn) pour en faire une.

La simple transcription phonétique du nom de la ville "El Iskandariya" n'est point employée dans la traduction. Seuls deux équivalents y font figure : "Alexandrie" et "Skandara". Bohas choisit à sa guise soit l'un soit l'autre nonobstant la forme du nom existant dans l'original (Nous y avons repéré trois : سكندرية – الإسكندرية – بلد سكندري). Aucune justification n'est avancée pour l'emploi de "Skandara" ni en note ni à l'intérieur du texte français.

Passons maintenant à la catégorie la plus récurrente dans le texte étudié. Il s'agit bien entendu de la catégorie

⁵² Zuwiyya est l'ouvrage le plus important sur l'épopée d'Alexandre le Grand dans la littérature médiévale. Bohas s'y réfère souvent pour faire le rapprochement avec la sira de Dhûl-Qarnayn.

⁵³ Un anthropotoponyme est un toponyme issu d'un nom d'une personne d'après le Conseil International de la langue française.

des **Anthroponymes**. Il n'est point inutile de souligner que le caractère religieux du manuscrit complique davantage l'affaire. Le périple du Bicornu qui y est relaté grouille de rencontres avec toutes sortes de personnages : souverains, saints, savants, sages, philosophes, prophètes, messagers, anges, voire même créatures fantastiques.

Les grands traductologues qui se sont penchés sur la question du transfert des noms propres affirment que le défi, pour la traduction, est de respecter la relation que le nom entretient avec les autres signes qui construisent la signification de l'œuvre originale en général. De ce point de vue et avant d'aborder de plus près la stratégie mise en œuvre par Bohas afin de retransmettre le système onomastique et qui est assez révélatrice de sa logique traductive, nous nous arrêtons devant une première prise de position qui, par son incongruité singulière, nous étonne. En traduisant le titre ayant pour noyau central le nom de Dhûl-Qarnayn :

" قصة ذي القرنين حسب مخطوطة مكتبة مما حيدرة (تمبكتو) "

le traducteur – épris d'une liberté indocile – tranche sur l'identité du personnage central de cette *sira* et propose comme titre : « *Le roman d'Alexandre à Tombouctou* », en le faisant suivre du sous-titre suivant : « *Histoire du Bicornu* ». Il affiche donc d'office sa propre conviction et l'impose même – dès le seuil de l'ouvrage – à son lecteur. Les deux personnages n'en font qu'un pour lui. Et « Alexandre » est mis en avant tandis que « Bicornu » est relégué au second plan. Il est vrai que le nom de Dhûl-Qarnayn n'est jamais rendu par Alexandre au cœur même du texte, mais un rapprochement systématique est fait le

long du texte entre les péripéties de la vie des deux figures.

Toujours au sujet d'identité de personnages liée aux anthroponymes et à leur transfert, un autre écart non-négligeable est fait à propos du personnage d'Al Khadir. Pour ce cas, le traducteur opte pour une translittération du nom accompagnée de notes qui, malheureusement, ôtent à cette grande figure – mentionnée dans le Coran et primordiale dans l'histoire de Dhûl-Qarnayn – la grandeur de son statut. La première note le présente ainsi : [Personnage légendaire, symbole de fertilité, assimilé parfois à Saint Georges ou à Elie.]. Tandis que la deuxième encore plus ahurissante et dégradante avance l'explication suivante : [Le Khadir est identifié par la tradition comme étant le valet de Moïse, même s'il n'est pas nommément désigné.]. Inexcusable confusion entre le valet de Moïse, son serviteur Yûcha' Ibn Nûn qui l'accompagna dans son voyage – pour atteindre le confluent des deux mers à la recherche du savoir et d'une rencontre avec Al Khidr qui, lui, est décrit dans la tradition islamique comme un saint et un sage détenant des sciences de l'Inconnu venant d'Allah. Ce mystérieux personnage, élevé parfois au rang d'envoyé de Dieu, occupe une place centrale dans la mystique musulmane du fait qu'il est un personnage contemporain de Dhûl-Qarnayn qui l'accompagna dans son périple vers la terre du nord à la recherche de la source de vie.

En réalité, les efforts de peignage, d'arrangement et d'homogénéisation déployés par l'équipe de Bohas – et basés, essentiellement, sur la consultation et la mise en rapport avec des références propres à plusieurs doctrines à la fois – rendent l'opération de la traduction d'anthroponymes à caractère religieux problématique. Ce

qui rend ce transfert particulièrement délicat c'est le fait que tous les éléments ayant rapport aux religions monothéistes soient partagés entre différentes civilisations, cultures et langues. Un prophète a, au moins, deux noms suivant s'il est cité dans un texte afférent à la tradition chrétienne, juive ou musulmane. Le traducteur s'engage donc dans un dédale de lectures et, par conséquent, des noms de messagers, de prophètes, d'anges et de saints subissent des traitements divers ne suivant aucune règle précise et encore moins fixe. Et pourtant, une règle a bien été déclarée dans la préface : *« Nous gardons l'orthographe des noms propres sauf lorsqu'il s'agit de personnages bien connus que nous normalisons. »*

Mais si l'on fait le bilan des noms propres, on retrouve plus de noms normalisés que transcrits. La règle n'est donc point le maintien de l'orthographe. Mieux encore, il s'avère que ce critère de "connaissance" n'est pas très plausible ; puisqu'après tant de renvois à la genèse, les deux prophètes qui y sont les plus cités ; à savoir : (عيسى) et (يونس) sont curieusement restés – dans un texte adressé à un lecteur occidental – (Issa) et (Younous). (Jésus) et (Jonas) seraient-ils moins connus que (Salomon), (Noé), (Abraham), (Jacob), (Isaac) et (Le Messie-menteur) ? Ces derniers reviennent, sans cesse, francisés créant ainsi, dans la traduction, une impression d'étrangeté là où l'original n'en présentait aucune.

Normalisés dans la langue d'arrivée ou transcrits dans la langue de départ ; là n'est pas le problème. Il ne s'agit pas, non plus, d'une difficulté touchant au lien sémantique. Le vrai dilemme, dans ce cas précis, est que la langue choisie pour retransmettre le nom propre représente une doctrine spécifique. Le choix de l'idiome

ici est quelque part révélateur d'un choix "confessionnel" et, par conséquent, d'une sélection d'un certain public de lectorat.

En s'apercevant de cette prise de position traductive assez catégorique, l'on ne peut nous empêcher de nous exclamer d'un fait de première importance : le manuscrit est entièrement consacré à la sira du Bicornu. Ceci est bien clair et net dans l'original. D'ailleurs, le traducteur n'a lui-même cessé de rappeler – que ce soit dans sa préface, ses notes, ses interventions académiques ou à la presse – que la singularité et l'importance de ce manuscrit vient du fait qu'il soit l'unique version arabe du roman d'Alexandre (Si l'on admet que les deux n'en font qu'un seul personnage). Alors, ne fallait-il pas tenir à garder une trace en traduction de ces origines et sources "arabes" de l'histoire relatée ?! Une trace serait certes retransmissible via un maintien de l'original des anthroponymes qui confèrent une crédibilité aux faits relatés aux yeux du lecteur. N'aurait-il pas été plus objectif et plus professionnel de préserver cette originalité du texte au lieu de le teinter d'un "*Foreignizing effect*" qui reflète une subjectivité accrue n'ayant pour but que la validation de l'hypothèse concernant l'identité du personnage principal ? Autrement dit la mêmeté des deux figures (Dhûl Qarnayn et Alexandre).

Les realia :

Si depuis le début de cette étude on n'a parlé que des facteurs de singularité de ce cas de traduction certes exceptionnel, on ne pourrait pas, pour autant, nier notre grande surprise devant le fait de découvrir que cette réalisation sans pareil n'a pu, tout de même, échapper aux carences inhérentes à toute situation traductive. C'est sur ce point qu'elle rejoint toutes les autres : l'imperfection.

Décidément, « *Aucune traduction ne sera jamais parfaite, pleinement satisfaisante, définitive(...).* »⁵⁴ Belle et fidèle en même temps reste toujours un idéal qui est loin d'être atteint. En dépit des sérieuses tentatives de restructuration et de réajustement, en dépit des choix courageux, et parfois extrêmement ingénieux faits pour assurer une bonne présentation de l'original, en dépit de toutes les précautions prises pour but de fidélité, l'équipe de Bohas n'a pu s'en tirer à cent pour cent des embûches infinies de la traduction.

Même si Bohas – habile arabisant et traducteur chevronné – a suffisamment de savoir et d'expérience en la matière, et même s'il s'est fait aider, dans son entreprise, par des collaborateurs natifs, certains pièges de traduction l'ont, malgré tout, traqué. Les réalités qui existent dans une culture et pas dans une autre sont, à titre d'exemple, la pierre d'achoppement contre laquelle viennent inévitablement se heurter les traducteurs.

En lisant la traduction française, certains choix d'équivalents ont particulièrement attiré notre attention par leur impertinence. Le plus grand nombre de ces inexactitudes font leur nid autour de notions religieuses. En voici quelques exemples des plus révélateurs :

	Original	Traduction
1	ليكون لكم الكرامة اليوم و الكرامة في العقبى بدخول دار السلام.	Pour que cela soit pour vous un honneur aujourd'hui et dans la vie future, en vous faisant entrer dans la maison de la

⁵⁴ Crepon, Marc, « *Éthique et politique de la traduction* », in *la traduction, philosophie et tradition*, Éd. Les Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2011, p. 173.

		paix.
2	ثم سأله : فهل ترك الناس كلمة الإخلاص؟ فقال له: لا ، و لأجل ذلك قدمت هنا لأقاتل من أهل الأرض كل من كفر.	Les gens ont-ils abandonné la récitation de la Sourate Al – Ikhlas ? – Non ! et c’est pour cela que je suis venu ici afin de combattre tous les infidèles de la terre.
3	فأفعل ما شئت فستراه قدامك في مرصاد ربك غدا.	Fais ce que tu veux, tu le verras demain dans l’observatoire de ton Seigneur.
4	- ثم دعا ربه باسم الله الأعظم. - فخر ساجدا لله و دعاه باسم الله الأعظم. - فعند ذلك غضب الملك غضبا شديدا عليهم و أراد أن يدعو الله تعالى عليهم باسم الله الأعظم أن يهلكهم عاجلا.	Il implora son Seigneur au nom de Dieu le Tout-puissant . Il se prosterna alors et invoqua le nom de Dieu le Tout-puissant . Alors le roi entra dans une violente colère contre eux et il voulut demander à Dieu de les anéantir sans tarder, par le nom de Dieu .
5	ثم سأله عن أكل السحت.	Et mangent-ils ce qui est illicite ?
6	و لكن نقول لك علامة عليها، فهي لا تقوم الا على شرار الناس.	Mais nous allons te révéler un indice qui t’instruira à son sujet et qui ne concerne que les méchants .
7	خلقتني و خلقكم الله على أن يبعثنا غدا ليسألنا عن هذه الحجة.	Il m’a créé et il vous a créés pour nous envoyer demain afin qu’ils nous interrogent sur cette preuve.
8	- قال: ألا تطلبون مني الأمان؟ - فيبادروا مسرعين الى الأمان: "الأمان، فاحكم فينا ما تشاء."	- Pourquoi ne pas me demander l’aman ? - Ils se précipitèrent pour demander l’aman : Accorde – nous l’aman et prends la décision qu’il te plait à notre encontre.
9	قال له : اني توكلت على الله.	J’ai mis ma confiance en Dieu.

Un lourd effet de sous-translation, voire même d’aplatissement émane de ces exemples qui laissent voir une position traductive « *ne respectant pas le jeu entre*

explicite et implicite, entre sens propre et figuré, entre subtil et simple. »⁵⁵

Ainsi, la charge polysémique d'une co-locution fort importante dans la doctrine islamique, telle que "أكل السحت" - dénotant toutes sortes de gains illicites ou bénéfiques prohibées et défendues – est réduite, dans la traduction de Bohas, au sens le plus simple et nous dirions même le plus banal : "la nourriture défendue" ; comme le montre le verbe choisi par le traducteur "manger illicite" (exemple 5).

Pareil pour l'effacement total de la valeur que représente pour tout musulman "اسم الله الأعظم" ; le nom le plus sublime d'Allah, celui par lequel toute invocation est exaucée ; raison pour laquelle c'est le Nom Caché, jamais révélé ni cité par Allah ou par son prophète. Le plus important et le plus problématique des attributs divins devient tout simplement dans la traduction "le nom de Dieu" ou avec l'ajout du "Tout puissant" se transforme en adjectif caractérisant l'Être Suprême et non le nom lui-même.

Ou encore une notion fondamentale comme كلمة "الإخلاص" désignant la profession de foi qui consiste à déclarer, avec conviction, la foi en l'unicité de Dieu : qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mohamed est son messager. Cette profession de foi, *la Shahada* – essence et

⁵⁵ Tels sont les termes qu'emploie Muguraş Constantinescu pour définir la sous-traduction dans son article « les traductions dangereuses (surtraduction et sous-traduction) », in *Les liaisons dangereuses: Langues, traduction, interprétation*, Beyrouth, Liban, Éd. Université Saint-Joseph, École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, 2011, p. 89.

cœur même de la religion pour tous les fidèles puisque c'est l'action de vouer un culte sincère – est prise au premier degré et traitée comme s'il s'agissait de la sourate ayant le même lexème " اخلاص " pour titre. Or, il s'agit ici de la proclamation de l'Unicité d'Allah et la suite de la phrase en est la meilleure preuve : « *je suis venu ici afin de combattre tous les infidèles de la terre.* »

Non moins grave est le littéralisme - «l'assassinat du texte», pour reprendre l'expression de Walter Benjamin – avec lequel sont traitées des notions comme " مرصاد ربك " traduit dérisoirement par (observatoire), ou " دار السلام " rendu par (maison de la paix), ou encore " بعث " dévalorisé à cause de l'emploi du verbe (envoyer) comme équivalent de cette réalité majeure et primordiale de la doctrine musulmane.

Idem pour l'allègement que subit " التوكل على الله "; cette obligation religieuse qui se trouve à la base même de la foi et qui englobe beaucoup plus que le terme « confiance » auquel optent les traducteurs.

Ce qui est curieux dans le traitement de ce genre de réalèmes c'est le fait qu'ils soient, en partie, existants dans le texte coranique dont Bohas affirme, dans sa préface, avoir suivi l'une des traductions les plus célèbres pour en tirer les références figurant dans le manuscrit. Il aurait pu donc se référer à cette traduction pour s'assurer de la pertinence de ses choix au sujet du transfert de ces réalités religieuses cardinales.

Une autre vérité profondément ancrée dans la foi musulmane et superficiellement abordée dans la traduction en question est le jour du jugement dernier.

Dans l'exemple N° 6 l'un des indices les plus importants concernant ce jour, et qui a été signalé par le prophète lui-même dans un hadith, à savoir : "لا تقوم الا على شرار الناس" est banalement rendu par le groupe verbal "*qui ne concerne que les méchants*" qui représente à la fois un exemple de faux –sens et de non-sens puisque le verbe (concerner) ne traduit nullement le conditionnel existant dans " لا تقوم الا على " qui signifie " ne surviendrait que ...". De plus, " شرار الناس " dans ce contexte spécifique (description des indices de la résurrection) ne désigne point les méchants mais plutôt les mécréants.

Parmi les choix les plus intrigants chez Bohas se trouve le fait d'opter pour l'introduction, dans le texte traduit, de lexèmes empruntés à la langue du manuscrit sans aucun commentaire, explication ou même introduction. Ce traducteur, qui use pleinement de l'appareil paratextuel et surtout des notes infrapaginales, ne trouve aucun inconvénient en insérant dans sa traduction des signifiants, non seulement inconnus du lecteur cible et non consacrés par l'usage, mais dont les signifiés sont également loin d'être assimilables par ce lecteur. À défaut de pouvoir les citer tous ici, nous avons avancé l'un des exemples les plus révélateurs. L'exemple 8 dans le tableau ci-dessus montre l'emploi à deux reprises dans la traduction du lexème "Aman", élément étranger au tissu qui le reçoit et qui reste, en dépit du fait qu'il soit un terme pivot dans les deux contextes, complètement ambigu et incompréhensible pour le lecteur de la traduction.

Alors que le but initial est de revivifier un manuscrit perdu, une traduction ne va tout de même sans risque de

perte. Ceci est dû à ce que la majorité des traducteurs, face à des défis culturels, agissent d'après des partis-pris qui reflètent un point de vue.

C) *Intertexte*

Comme on vient de le montrer dans la première partie de cette étude, Bohas s'est toujours montré très attentif aux relations intertextuelles liant le manuscrit à d'autres grands textes historiques ou théologiques. Extrêmement vigilant à cet égard, il détecte même celles qui n'ont pas de trace dans le manuscrit, fait le rapport direct avec leur source et avance des renvois intéressants dans son appareil paratextuel.

Dans ce texte relatant la *Sira* d'une figure de proue de la foi islamique, il n'est pas étonnant que le texte fondateur de l'Islam serve d'arrière-plan au récit. Il suffit de parcourir le texte original pour découvrir un large réseau de citations coraniques. En plus de cela, nous retrouvons aussi des échos de la parole du prophète qui constitue l'une des plus grandes sources d'allusions. Ces citations et allusions intertextuelles enrichissent l'histoire relatée et s'avèrent son essentiel gage d'authenticité. De là vient l'importance du transfert et de la reconstitution de cet effet intertextuel pour le destinataire du texte d'arrivée.

Le travail de repérage, décryptage et identification de la référence exacte de ces faits intertextuels se fait sans problème au cours de la phase prétraductive grâce à l'intervention active des collaborateurs d'origine arabomusulmane. Afin de conserver ces données essentielles et d'en assurer une fidèle transmission, le traducteur choisit

de se baser sur l'une des traductions déjà existantes du Noble Coran en y apportant des modifications ou "en l'adaptant" pour employer ses propres mots. Il opte donc pour la traduction la plus utilisée au sein de la recherche universitaire française ; celle de Régis Blachère. Absolument conscient des défauts qu'elle présente, il juge plus pratique de la retoucher que de peiner à trouver la meilleure parmi les cent vingt traductions françaises du Coran. Comme le reste des moyens d'action de sa stratégie, cette initiative est originale, et mieux encore elle n'est pas étrange aux solutions communément admises en matière de transfert des faits intertextuels. N'admet-on pas que *« la traduction de l'intertextualité implique une étroite imbrication de l'érudition et de la spontanéité : érudition, car sans connaissance profonde des composants du texte à traduire, on risque de le déformer irrémédiablement; spontanéité, car l'acte entier de traduction (de la lecture, à l'écriture et à la relecture) est en soi une démarche de création dont la réussite repose sur l'intelligence mais aussi et surtout sur la sensibilité et l'imagination. »*⁵⁶ ?

Une restitution méticuleuse des citations coraniques directes est donc opérée dans la version française avec mise en relief typographique (passage en italique) et signalement en note de la référence exacte du verset et de la sourate. Le traitement des traces intertextuelles devient moins simple et particulièrement sensible lorsqu'il s'agit de traces implicites d'intertextualité toujours fondées sur le texte religieux. Le traducteur traite avec beaucoup d'attention et de prudence ce qu'il juge comme allusions

⁵⁶ Morel, Michel, « Avant-propos » de : Traduire l'intertextualité, in *Palimpsestes*, N°18, Éd. Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, pp. 5-6.

et références indirectes à certains segments, expressions ou images du texte coranique. Ainsi, pour faire la différence d'avec la citation directe, le texte soupçonné n'est pas mis en italique mais entre guillemets dans le corps du texte français et se trouve accompagné d'une note infrapaginale précisant avant tout qu'il s'agit d'une allusion et avançant par la suite les références appropriées (titre de sourate et numéro du verset) ainsi que la traduction de Blachère du segment en question. En voici quelques exemples :

" ثم قال لي رسول الله صلى الله عليه و سلم الا تعلم بانهم يريدون ان تسألوني عن الغيوب و اني لا اعلمه لاني بسر الا اخبر به ربي بالوحي "

" ثم قال لي رسول الله صلى الله عليه و سلم : ألا تعلم أنهم يريدون أن يسألوني عن الغيوب، و اني لا اعلمها لأنني بشر، الا ما أخبر به ربي بالوحي. "

« L'Envoyé de Dieu finit par me dire : " N'as-tu pas compris qu'ils veulent m'interroger sur le monde invisible, mais moi, qui ne suis qu'un homme, je n'en connais que ce que mon Seigneur m'en a fait connaître par la révélation. " » (p. 22)

Note : Allusion à la sourate Les Troupeaux, 50 : *Je ne connais point l'inconnaissable ... je ne suis que ce qui m'est révélé.*

" الذي خلقني و خلقكم و رزقني و رزقكم و ينفع و يضر الذي خلق كل شيء و عرفوا الحق لانفسهم و لا تتركوا على الحمية على ما فعلتم نادمين "

" و قد خلقني و خلقكم، و رزقني و رزقكم، و هو ينفع و يضر، و خلق كل شيء، فاعرفوا الحق لأنفسكم، و لا تكونوا على ما فعلتم نادمين. "

« C'est lui qui fait du bien et qui fait du mal, il a tout créé, sachez quel est votre devoir, de peur de regretter ce que vous avez fait. » (p. 50)

Note : Allusion à la sourate Les Appartements, 6 : *et de vous trouver vous repentir de ce que vous avez fait.*

" و الله المستعان على ما تصفون "

« C'est Dieu qui vient en aide contre les qualificatifs dont vous l'affublez (...) » (p. 50)

Note : Allusion à la sourate Joseph, 18 : *Dieu est celui dont l'aide est demandée contre ce que vous débitez.*

Toujours dans cette catégorie d'allusions, il arrive parfois que le traducteur affiche sa perplexité devant un cas censément douteux qu'il traite quand même malgré l'hésitation, comme dans les deux exemples suivants.

" هو الجبل التي قد قسم الله تعالى به بدليله ق و القران الجميد فلا يعلوا على فوقها الطير الا هلكت "

" هو الجبل الذي قد أقسم الله تعالى به بقوله في القران المجيد : فلا يعلو فوقها الطير الا هلك "

« C'est la montagne à propos de laquelle Dieu a juré quand il a dit dans le Coran glorieux : l'oiseau ne peut la survoler sans périr. » (p.69)

Note : **Probablement** allusion à la sourate La Royauté, 19.

" قال ذو القرنين انما سئلتهم عن ذلك كله لاجل ان الشيطان كانوا ابني اءادم عدوا مبين "

" قال ذو القرنين: انما سألتهم عن ذلك كله لـ ﴿ان الشيطان كان للإنسان عدوا مبينا﴾. "

« Le Bicornu a dit : si je les ai interrogés de la sorte, c'est parce que le démon est pour l'homme un ennemi déclaré. » (p. 78)

Note : Sourate Joseph, 5 ou Le Voyage nocturne, 53.

En fait, le premier exemple est fort intrigant. En l'observant de près, nous nous rendons compte qu'à trop vouloir restituer les traces du texte coranique, le traducteur dépasse un peu les limites et se laisse piéger par une erreur dans laquelle sont tombés ses collaborateurs qui se sont occupés de l'interprétation du manuscrit. Fixant son attention sur le segment « *l'oiseau ne peut la survoler sans périr* » et prenant pour infaillible

l'interprétation de ses collaborateurs, Bohas a dû chercher, en vain, dans le Saint Coran un verset portant ce sens. Décidément, un tel verset n'existe point. Alors pour donner sens à la phrase, il se hâte de rapprocher le segment en question d'un verset de la sourate La Royauté⁵⁷ et en insère la référence en note précédée d'un adverbe affichant quelque part son irresponsabilité : « probablement ». Or, aucun rapport de signification ne peut être établi entre les deux phrases. En vérité, dans le manuscrit, il est fait référence au Coran ici non pas pour souligner le segment sur lequel se sont arrêtés Bohas et ses collaborateurs, mais pour désigner le début d'une sourate auquel ne fait pas attention l'équipe par inadvertance à une seule lettre négligée. La lettre (ق), qu'ils considèrent comme l'une des nombreuses imperfections du manuscrit, change complètement le sens et la référence ici. La bonne interprétation serait :

" هو الجبل الذي قد أقسم الله تعالى به بقوله " ق و القرآن المجيد " ؛ فلا يعلو فوقها الطير الا هلك . "

La phrase (فلا يعلو فوقها الطير الا هلك) serait donc une simple hypothèse de la part du Bicornu répondant aux interrogations de ses compagnons à propos de cette fameuse montagne par laquelle Dieu jure dans la sourate Qâf⁵⁸, et non point une parole divine. Flairer un intertexte

⁵⁷ Il s'agit du verset 19 de la sourate dont voici la traduction : « n'ont-ils point vu les oiseaux au-dessus d'eux, éployés [ou] repliant [leurs ailes] ? Seul le Bienfaiteur les soutient. »

⁵⁸ En dépit du fait que l'interprétation de cette lettre a fait couler beaucoup d'encre, l'opinion la plus répandue est que cela renvoie à une montagne encerclant notre monde, al-Qortobi a transcrit dans son tafsir : « Ibn Zayd, 'Ikrima, et ad-Dahâk ont dit : c'est une montagne entourant la terre faite d'émeraudes vertes. Elle verdit le

mais mal le cibler, ceci arrive même au plus expérimenté des traducteurs.

Quant au deuxième exemple, le tâtonnement vient juste du fait que certains versets se répètent à la lettre d'une sourate à l'autre et qu'il peut donc s'agir de l'une comme de l'autre.

En dehors du texte coranique, les paroles rapportées (Hadith) du créateur ou du prophète sont traitées avec la même attention et sur la même vigilance. Phrase introductive et passage en italique avec la référence exacte en note pour les citations directes et sur lesquelles il n'y a aucune hésitation, tandis que pour ce qui apparaît comme *hadith* dans le manuscrit⁵⁹ sans avoir de trace véridique dans les grandes références en la matière, une simple mise entre guillemets suffit pour le signaler. Un autre cas représente des paroles attribuées au prophète bien qu'elles ne présentent qu'une ressemblance, plus ou moins grande, avec l'un de ses *hadiths* dont l'origine est garantie, le passage en question est donc traité en tant qu'allusion mentionnée directement en note infrapaginale avec la référence exacte du texte correct tiré d'un recueil fiable. Il arrive même parfois qu'une citation soit traitée à moitié comme directe et moitié comme allusion suivant le rapport de chacun de ses segments avec les sources fiables. Ainsi, aucune parole n'est vaguement accréditée

ciel. L'extrémité du ciel est sur elle et le ciel s'élève en forme de dôme sur elle ». Une zone de ténèbres séparerait notre monde de Qâf. Selon la tradition islamique, Dhûl- Qarnayn, aurait réussi à l'atteindre et aurait eu une petite conversation avec lui.

⁵⁹ Explicitement introduit par la phrase : "Dieu (ou son envoyé) a dit".

par la traduction et inconsidérément attribuée à Allah ou à son prophète.

De tout ce qui précède, il paraît clairement que ce texte « monstre », défi à la traduction, nous met face à une situation traductive hors norme. La nature même du processus en question marque un écart important par rapport à la norme dominante en traductologie. Et ce, à plusieurs niveaux :

- 1) L'état du texte à traduire et qui se caractérise par l'inachèvement contrairement à la forme définie et achevée que présente tout texte original en traduction. De plus, le manuscrit traduit présente les deux formes d'hybridité dont parle Danielle-Roudnicky dans son ouvrage *Introduction à l'analyse des œuvres traduites*. L'hybridité péritextuelle (éléments hors du texte lui-même mais qui contribue à en construire le sens). Et hybridité textuelle et qui concerne les deux auteurs de l'œuvre traduite (l'auteur originel et le traducteur). Ceci reviendrait à mettre probablement terme à la suprématie du texte source qui prévaut depuis quasiment toujours dans l'Histoire de la traduction et qui réduisait le texte traduit à une simple copie qui n'égalerait jamais l'original.
- 2) Une première entorse majeure à la règle est sans doute l'ignorance de toute information sur l'identité de l'auteur du manuscrit. Une absence d'émetteur qui laisse une plus grande marge de manœuvre au premier récepteur ; à savoir : le traducteur.
- 3) Le cas du manuscrit de Tombouctou est la preuve indéniable de la netteté des propos de Berman, dans son plus récent ouvrage, lorsqu'il affirme que : « *les deux concepts fondamentaux qui structurent l'éthos du*

traducteur, la fidélité et la liberté paraissent plus que jamais opposés. »⁶⁰. Le traducteur, dans ce cas, n'est pas seulement écrivain dans la langue cible ; il l'est principalement dans la langue source ; puisqu'il démonte et remonte le texte déjà dans sa langue originelle. On est donc, dans ce cas spécial, face à un traducteur qui se libère de la contrariété que pose l'anxiété d'être influencé par l'original ; la peur de ne pas être aussi créatif que son auteur. En affirmant sa visibilité et non son effacement, il assure le dépassement de son rôle primitif d'un simple agent de transfert à d'autres rôles certes efficaces. Les frontières entre les rôles de généticien, scripteur et traducteur s'estompent conférant à cet agent protéiforme une omniscience source de libertés étonnantes. Le schéma traductif traditionnel n'est plus le même. Cette omniprésence se traduit par une prolifération de multiples processus de réécriture avant de traduire. Un travail considérable sur la langue est effectué. Comme le souligne Dotoli, le traducteur de ce manuscrit « *pénètre "l'obscurité et l'illumination", il dévoile le mystère, il déchiffre les énigmes.* »⁶¹. Il penche aussi vers une traduction modernisante qui fait passer le texte original vers une contemporanéité – quelque part obligatoire – annulant l'effet d'éloignement. Dans ce cas, la langue du traducteur ne s'adapte pas pour recevoir l'autre langue, c'est au contraire un cheminement opposé qui s'effectue ; c'est – à dire que l'autre langue s'adapte aux modes, aux formes et au

⁶⁰ Berman, A., *L'Âge de la traduction, Op.cit.*, Cahier 10, pp. 173 – 174.

⁶¹ Dotoli, G., *Traduire en français du Moyen-Âge au XXe siècle*, Paris, Ed. Hermann, 2010, Collection : Savoir lettres, p. 400.

goût de la langue d'arrivée. De cette façon, le caractère propre du texte original est faiblement aboli. Une autre particularité que représente l'entreprise de G. Bohas est bien qu'il exerce un certain contrôle sur l'édition de sa traduction. Ceci se démarque aussi de toute situation ordinaire de traduction au cours de laquelle « *Il (le traducteur) n'exerce aucun contrôle sur l'édition originale de sa traduction.* »⁶², comme le précise Dotoli.

- 4) Cette possibilité de retoucher l'original pour réduire son intraduisibilité (une intraduisibilité due, en fait, à sa simplicité trompeuse) est le reflet d'une virtuosité du traducteur. Chose d'une rareté significative puisque les études en traductologie mettent souvent le déficit au niveau du texte traduit sur le compte du sujet traduisant en critiquant un manque d'habileté, de compétences, d'aptitudes et de savoir.
- 5) De plus, cette nécessaire prémisse à l'acte de traduire transgresse la limite souvent étanche entre traduction et création et conduit même à une sorte d'inversement de situations. Le caractère elliptique du langage du texte source – nécessitant une première traduction intralinguale – transplante le Non-sens, normalement placé du côté du texte cible, vers l'univers du texte source.

Se trouvent aussi inversées les notions de gain et perte. En traduction, un texte source est normalement exposé à une perte relative d'un bon nombre de ses traits caractéristiques au cours du transfert. Or, dans le cas étudié, les processus scripturaux – auxquels procèdent

⁶² *Ibid.*, p.385.

Bohas et ses collaborateurs – rétablissent au texte des réseaux de signification quasi-perdus au départ. Ceci se solde par un gain notable faisant en sorte que le travail de transfert d'un tel original puisse quitter les coulisses de la traduction pour devenir une activité de création (voire même d'invention comme le souligne le traducteur dans sa préface) au plein sens du terme. Un traduire qui est un vrai "laboratoire d'écrire"⁶³ comme il sied à Meschonnic de le qualifier.

Conclusion

Cette "transposition créatrice"⁶⁴, cette réinvention de l'indéchiffrable auxquelles parviennent Bohas et son équipe démontrent – sans laisser place au doute – que le processus traductif est en évolution constante et que des changements radicaux surviennent dans la structure de la profession : « *Le traducteur a cessé d'être un simple artisan du texte.* », comme le souligne Mathieu Guidère.⁶⁵

Une fidélité servile est remplacée par une « *liberté débridée* » pour employer les termes de Benjamin. Une grande visibilité et un immense savoir viennent se substituer à un effacement et une passivité totale de la part du traducteur.

Le concept même de la "résistance du texte" et de son intraduisibilité est certes – à la vue d'un tel résultat – en

⁶³ Meschonnic. H., *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p 459.

⁶⁴ Le terme est de Jakobson, 1973.

⁶⁵ Guidère, M., *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain.* Paris, Éd. De Boeck, 2010.p 127.

train de régresser. Et l'aventure de Bohas avec le manuscrit de Tombouctou rappelle le mode d'action ainsi décrit par Dotoli :

« *Le traducteur lutte avec le texte qui risque de se fermer, de s'opposer à la compréhension, de cacher son origine, d'oblitérer son parcours secret.* »⁶⁶

La balance des forces entre les deux pôles majeurs du processus traductif change aussi. La primauté ontologique et exclusive de l'original est à repenser. D'ores et déjà, on devrait se faire à l'idée que le pouvoir patriarcal de l'original puisse céder la place à une suprématie de la traduction jadis décrite comme une simple copie même "active" pour rappeler la distinction de Berman.

Sans vouloir détronner l'original, le cas examiné a mis l'accent sur la valeur démesurée que peut représenter un texte d'arrivée et qui peut aller loin ; là où « *le texte de départ devient un simple prétexte* »⁶⁷ à la traduction.

Ceci nous permet de pointer ici, en concluant cette étude, l'effet revivifiant de la traduction. Son nouveau rôle salubre et conservateur qui prend plus d'ampleur dans des cas comme celui du manuscrit de Tombouctou où on n'est plus face à un désir de traduire mais une urgence de traduire. L'acte de traduire apparaît, dans ce genre de situations comme une collaboration à la vie du texte, ou plus précisément à son survécu et à l'élargissement de sa diffusion et de son possible partage. Et nous sommes en plein accord avec Dotoli lorsqu'il qualifie le traducteur de "*découvreur*", de "*chercheur*"

⁶⁶ Dotoli, *Op.cit.*, p 414.

⁶⁷ Constantinescu, M., *Op.cit.*, p. 73.

d'infini et de pureté originelle"⁶⁸ et avec Hoepffner qui qualifie de "*traducteurs extraordinaires*"⁶⁹ des traducteurs ayant accompli des traductions importantes qui ont joué un rôle dans l'introduction d'un livre ou d'un genre dans une autre culture.

L'on ne peut s'empêcher de voir dans l'entreprise de Bohas un effort d'Hercule pour éviter avec savoir-faire, art et dextérité les pièges que tend l'original afin d'accomplir – malgré les obstacles et les contraintes de toute sorte – une noble mission de sauvetage d'un manuscrit d'une originalité inégalée pour le monde musulman tout en refusant de se laisser enfermer dans une vision trop normative de la pratique traductive.

À la fin, nous espérons que cette étude sera perçue comme "*une fenêtre*" pour employer les termes de Ladmiral qui estime que les études des cas exceptionnels sont autant de fenêtres contribuant à éclairer la pratique traduisante.

Une « *traduction extraordinaire* » pour un « *texte monstre* », c'en était indubitablement une. Voici ce que Tiphaine Samoyault exprime éloquemment en peu de mots : « *Des monstres, oui, mais qui se laissent apprivoiser !* ».

⁶⁸ Dotoli, G., *Op.cit.*, p 399.

⁶⁹ Hoepffner, B., *Traducteurs extraordinaires*, in 28èmes Assises de la traduction littéraire, Arles, 2011.

Bibliographie :

Corpus :

Bohas, G., Sinno, A., Sagner, A., *Le Roman d'Alexandre à Tombouctou, histoire du Bicornu*, Arles : Actes Sud, 2012.

Ouvrages critiques :

Berman, A., *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris : Gallimard, 1995.

, *La Traduction et la Lettre. Ou l'Auberge du lointain*, Paris : Seuil, 1999.

, *L'Âge de la traduction : "La tâche du traducteur" de Walter Benjamin, un commentaire*, Presses Universitaires Vincennes, 2008.

Boase-Beier, J., & Holman, M., *The Practices of Literary Translation : Constraints and Creativity*. St. Jérôme Publishing, 1999.

Constantinescu, M., « *les traductions dangereuses (surtraduction et sous-traduction)* », in *Les liaisons dangereuses: Langues, traduction, interprétation*, Beyrouth, Liban : Éd. Université Saint-Joseph, École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, 2011 (pp. 77 – 98).

Crepon, M., « *Éthique et politique de la traduction* », in *la traduction, philosophie et tradition*, Villeneuve d'Ascq : Éd. Les Presses Universitaires du Septentrion, 2011.

De Biasi, P.M., *La Génétique des textes*, Nathan : Paris 2000.

Dotoli, G., *Traduire en français du Moyen-Âge au XXe siècle*, Paris : Ed. Hermann, 2010, Coll.: Savoir lettres.

Ferrer, D., *Logiques du brouillon. Modèles pour une critique génétique*, Paris : Seuil, 2011.

Froeliger, N., *Les Noces de l'analogique et du numérique*, Paris : Éd. Les Belles lettres, 2013.

Genette, G., *Seuils*, Paris : Seuil, 1987.

Grésillon, A., *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes* [réédition de 1994], Paris : CNRS Éditions, 2016.

Gresset, M., "La traduction du dialogue dans deux nouvelles d'Hemingway", in *Palimpsestes n°1*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1987.

L'HISTOIRE DU BICORNU D'APRÈS LE MANUSCRIT DE TOMBOUCTOU UNE "TRADUCTION
EXTRAORDINAIRE" POUR UN "TEXTE MONSTRE"

Guidère, M., *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain.* Paris : Éd. De Boeck, 2010.

Henry, H., Allocution d'ouverture, in 28èmes Assises de la traduction littéraire, Arles : Actes Sud/Atlas, 2011.

Hoepffner, B., "*Traducteurs extraordinaires*", in 28èmes Assises de la traduction littéraire, Arles : Actes Sud/Atlas, 2011.

Jouve, V., *La poétique du roman.* Paris : Armand Colin, 2007.

Meschonnic. H., *Poétique du traduire,* Paris : Verdier, 1999.

Morel, M., « Avant-propos » de : *Traduire l'intertextualité,* in *Palimpsestes,* N°18, Paris : Éd. Presses Sorbonne Nouvelle, 2006.

Risterucci-Roudnicky, D., *Introduction à l'analyse des œuvres traduites,* Paris : Armand Colin, 2008.

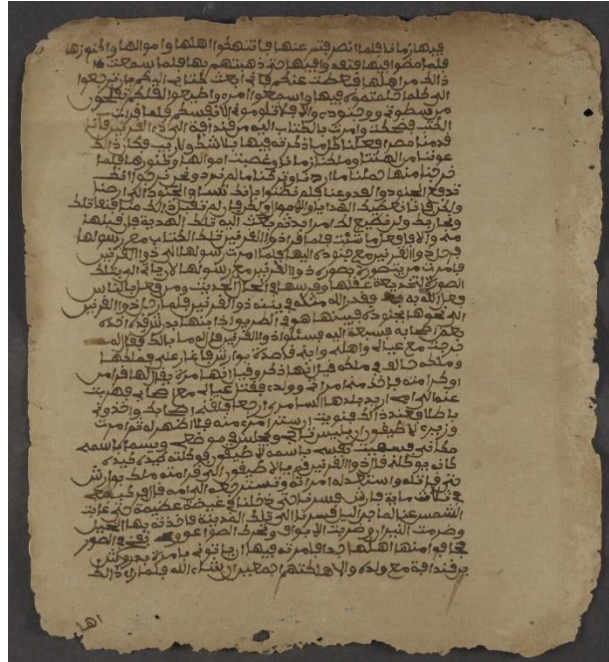
Vassallo, R.M., « *Une Valentine pour le prof de maths ou l'arrière-plan culturel dans le livre pour enfants* », in *Palimpsestes,* 11 | Paris : Éd. Presses Sorbonne Nouvelle, 1998 (pp. 187-198).

Listes des figures :



(Figure 1)

L'HISTOIRE DU BICORNU D'APRÈS LE MANUSCRIT DE TOMBOUCTOU UNE "TRADUCTION EXTRAORDINAIRE" POUR UN "TEXTE MONSTRE"



(Figure 2)



(Figure 3)



(Figure 4)